

Le journal en ligne gratuit des Charentais d'ici et d'ailleurs.

# Le Boutillon des Charentes



N° 80 Janvier – Février 2022

## Un dessin de Jean-Claude Lucazeau



\* Creuse.  
\* L'imprimeur.

Extrait de « Les Saintongeais font de la résistance »  
(Nouvelles éditions Bordessoules)

Préoccupant ! C'est le mot que l'on entend beaucoup actuellement. Ce nouveau virus est préoccupant, la situation est préoccupante. Moi qui croyais, naïvement, qu'en 2022 nous pourrions enfin nous libérer de tout cela. Alors continuons à nous protéger et à respecter les contraintes sanitaires. Ce nouveau Boutillon arrive à point pour vous redonner le moral.

En 2022, Goulebenéze sera à l'honneur : un CD est en préparation. Je ne peux pas vous en dire plus pour l'instant, mais vous serez informés en cours d'année.

Bonne lecture. Vous pouvez toujours naviguer sur notre site internet, <http://journalboutillon.com> et notre page Facebook <https://www.facebook.com/journalboutillon> pour consulter les Boutillons précédents.

Pierre Péronneau (Maît' Piârre)

## Sommaire

		Pages
Chants de Noël du Poitou : Andrilon et Colichon		4
Le coin des fines goules : les patates dans le diable	Pierre Péronneau (Maît' Piârre)	6
Contrat passé entre les habitants de Bois en Ré et les Anglais en 1457	Pierre Péronneau (Maît' Piârre)	7
Un livre à vous conseiller : Pierre Loti en pays charentais par Alain Quella-Villéger	Michelle Peyssonneaux	8
Le poulet (extrait de « De bonnes histoires de nos grands-mères ... »)		9
A la conquête de Mars par Platon et ses amis (deuxième partie)	Jean-Bernard Papi	11
Sculpteurs en Charente-Maritime	François Wiehn	16
Défense et illustration du jardinier	Jean-Jacques Bonnin	17
Kétoukolé	Joël Lamiraud (Jhoël)	18
Quelques alexandrins de circonstance	Pierre Péronneau (Maît' Piârre)	20
Charles-Édourd-Henri	Jean-Claude Lucazeau	19
Le coin des poètes	Cécile Négret et Lucien Picot	20
Les histouères à Pierre Dumousseau	Pierre Dumousseau	22
Mademoiselle Bulle de savon	Goulebenéze	23
L' fousail à mon vouésin Léxi (parler du Poitou)	L. Morisson	23
Dans thièle famille, moun émit ...	Pierre Péronneau (Maît' Piârre)	24
Un peu de vocabulaire	Pierre Péronneau (Maît' Piârre)	25
A propos du vocabulaire patois/français	Jean-Jacques Bonnin	26

**Le Boutillon vous  
souhaite**

**de bonnes fêtes de la  
Naû**

**et**

**une bonne année 2022**

## Chants de Noël du Poitou : Andrilon et Colichon

Cette chanson est extraite du livre « Anthologie (Poitou – Aunis – Saintonge – Angoumois) » édité par la Sefco en mars 1984. Plusieurs « Nau » (Noël) du Poitou ont été publiés au 16<sup>ème</sup> siècle. Ces chansons faisaient partie du patrimoine culturel et se transmettaient par la parole, la plume, puis l'imprimerie.

Trois auteurs principaux sont parvenus jusqu'à nous, Lucas Le Moigne, Jean Daniel et Laurent Roux, sans que l'on sache précisément auquel sont attribués la quinzaine de « Nau » que nous connaissons.

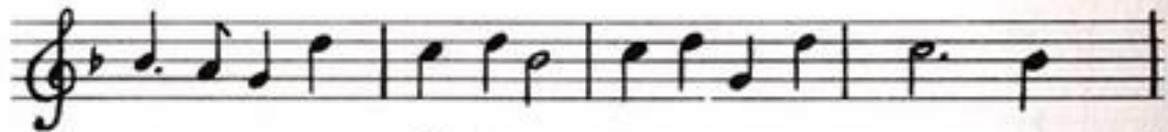
### ANDRILON ET COLICHON



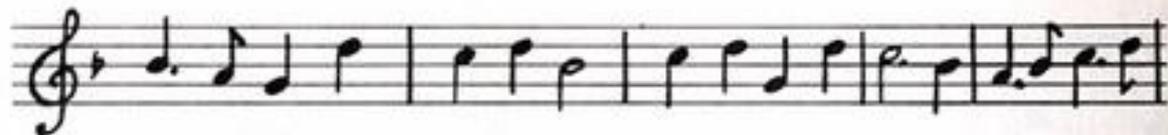
An - dri - lon et Co - li - chon, Gen - les pas tou - rès - les,



Sus de - bout No - ël chan - ton Lais - son nos hou - lès - tes



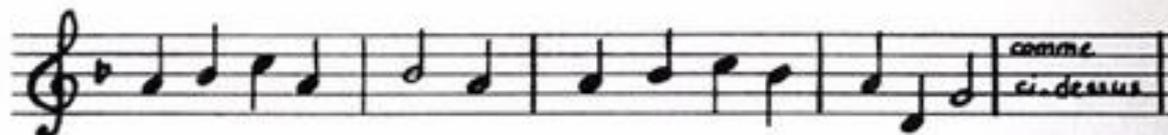
A - ga - re, ma fé, Pe - rot, O vou bon te di - re



Que me é - tant près d'in roc, I ro - gu bon ri - re. Ne sei pas ben



qu'ol é - tet Per le vrai te di - re Tout au - tour de no - tre tet O



ne fai - set que lui - re. An - dri - lon et Co - li - chon ...

## Andrilon et Coluchon

Andrilon et Colichon,  
Gentes pastourèles,  
Sus debout, Noël chanton,  
Laisson nos houlètes.

Agare, ma fé, Perot,  
O veu ben te dire  
Que me étant près d'in roc  
I vogu ben rire.  
Ne sai pas ben qu'ol étet,  
Per le vrai te dire.  
Tout autour de notre tet  
O ne faiset que luire.

Andrilon et Colichon...

Après mé, aprète-té.  
Dis-me qu'o peut être  
I ne vis mie en été  
Tau chose aparêtre.  
Ils chantant et gringotant.  
A drête, à senêtre.  
Ils aliant balustant  
I vis par ma fenêtre.

Andrilon et Colichon...

O feret bon déloger  
Et aler per l'être  
Eveller le bon Roger :  
O sait qu'o peut être.  
I fis mes moutons ranger  
Per les mener paitre.  
Sus, pastoureaus, délogez,  
I vai querir nies guêtres.

Andrilon et Colichon...

Morea, merdé, qu'est iquau  
Qu'o fait si beau vère ?  
Ois-tu pas, dis, Jean Michau.  
Ils jouant de la vèse.  
I ne vis mais in rebec  
Jouer si ben à tère.  
G'en risi mais à plein bec :  
Ou ne me pouvé taire.

Andrilon et Colichon...

Ils dient que Dé est né ;  
Ol est notre maître  
Qu'une verge a enfanté  
Près d'une ourde bête,  
En Béthléem la cité.  
Alon faire fête.  
Talebot est incité  
De porter son enquête.

Andrilon et Colichon...

Robinea d'autre còti  
 Fera aparêtre  
 Le procès du bot cassi  
 Devant iquau maître :  
 Ol est juge d'équité  
 Ben qu'il vint de naître.  
 Profètes l'ont recité  
 Et doné à conêtre.

Andrilon et Colichon...

Prion iquau petit Dé  
 Qu'à tous nous vuelle être,  
 En iver et en été,  
 Garde de notre être,  
 Et qu'il garde nos moutons.  
 Pastours, pastourètes,  
 En l'inour d'iquau chanton  
 Et demenon grand fête.

Andrilon et Colichon...

*Agare : regarde. Vogu : je voulus. Tau : telle. Tet : toit. Gringotant : fredonnant. Balustant : se balançant. Per l'être : à côté, près de là. Mais : jamais. Rebec : sorte de violon. Ourde : sale, laid. En l'inour d'iquau : en l'honneur de celui-ci.*

## Le coin des fines goules : les patates dans le diable

### Pierre Péronneau (Maît' Piârre)



Quand j'étais *in jhène drôle*, ma grand-mère me disait parfois : « *De sèr, jh'allont faire des patates dans le diable* ». Et c'était un régal. Le diable, c'est un récipient ventru en terre, muni d'une queue, dans lequel on peut faire cuire, sans matières grasses et sans eau, tous les légumes : pommes de terre, ail, oignons, carottes, châtaignes etc.

Ainsi, la saveur des aliments est préservée. Il est très utilisé dans notre région. Le diable ne craint pas le feu, d'où son nom (dixit Charly Grenon).

Charly Grenon nous explique, dans son livre « Saveurs des mets, saveur des mots » (éditions Sefco) que lors de la première

utilisation, il ne faut pas oublier de lui frotter le derrière avec une gousse d'ail pour l'empêcher de *peter* (de se fendiller).

« Il faudrait donc en faire autant à Mémé dit un jour *in jhène drôle* à qui cette précaution était enseignée ! ».

Donc, pour les patates dans le diable, il faut prendre des pommes de terre moyennes et bien les laver, mais ne pas les peler. Les mettre dans le diable, et faire chauffer sur le gaz à l'aide d'un diffuseur.

Remuer régulièrement pour que la cuisson soit uniforme : vous pourrez dire que vous avez eu la chance d'avoir tenu le diable par la queue ...

Pour vérifier la cuisson, piquer les pommes de terre, et si le couteau s'enfonce sans problème, *les patates sont thieutes*.

Les vraies fines goules (dont je suis) ajoutent, quelques minutes avant la fin de la cuisson, des gousses d'ail avec leur peau.

Pour vous régaler, ouvrez un boîte de sardines à l'huile ou encore des filets de hareng à l'huile, ou faites griller des sardines achetées au marché. Ou un morceau de gros grillon de votre boucher préféré.

Ouvrir les pommes de terre fumantes, dans l'assiette, et ajouter un peu de beurre salé des Charentes. Dégustez, sans oublier les gousses d'ail, qui sont confites par la cuisson. Un vrai régal.

Attention, les patates se mangent avec la peau. Mais si vous êtes *zirou*, vous pouvez les peler.



## Contrat passé entre les habitants de Bois en Ré et les Anglais en 1457 Pierre Péronneau (Maît' Piârre)

La guerre de Cent ans s'est terminée en 1453 par la victoire française à Castillon (voir Boutillon n° 71), et *les Anglois furent boutés hors de France*, comme le souhaitait Jeanne d'Arc. Mais dans la mesure où les deux pays s'étaient dotés d'une marine puissante, les hostilités se poursuivirent, sur mer, à travers de multiples péripéties, jusqu'aux premières années du 16<sup>ème</sup> siècle. Plusieurs combats se déroulèrent dans notre région, gagnés tantôt par les Français tantôt par les Anglais.

Pour la France, c'est le roi Charles V qui avait accru la puissance navale, en faisant construire des vaisseaux, en formant des cadres, en créant une administration, des arsenaux, et en fortifiant des ports comme La Rochelle ou Harfleur. La Rochelle était devenue une place-forte quasiment imprenable par les navires anglais. Chaque soir le maire descendait sur les quais, et à 5 heures une sonnerie ordonnait aux mariniers de regagner leurs bateaux. Le maire fermait alors toutes les portes, et la garde de la haute tour tirait à boulets sur les navires qui voulaient franchir la chaîne de la passe.

Ne pouvant s'attaquer directement au port rochelais, les Anglais se vengeaient sur l'île de Ré. En 1457, une flotte anglaise vint mouiller dans la rade de La Pallice. Les Rochelais armèrent une grande nef, et attaquèrent les bâtiments ennemis. Le combat dura plusieurs heures et sembla tourner en faveur des Français, lorsqu'une forte tempête se déclara et la nef française se brisa sur les côtes de Laleu.



Après avoir radoubé, les Anglais, le jour de la Toussaint 1457, lancèrent une attaque sur l'île de Ré. Ils débarquèrent sur la côte occidentale, évitèrent Saint Martin et ses défenses, et prirent Bois-en-Ré.

Ils imposèrent la ville d'une somme importante de 6 200 écus d'or, pour le rachat du pillage. Malheureusement le Syndic ne put réunir que 2 200 écus. Comment faire, pour éviter le pillage ?

Les habitants proposèrent alors aux Anglais un curieux contrat, qui fut passé devant le notaire Pierre Gaillard, *garde juré de la Cour du Scel établie pour très noble Seigneur vicomte de*

*Thouars, Comte de Benon, etc.*

Selon les termes de ce contrat, quatre habitants s'offrirent en otage, jusqu'à ce que la somme manquante soit réunie : Guillaume Ogé, Bertrand Fournier, Micheau Roger et Jean Pesché.

Et vingt et un notables se déclarèrent solidairement responsables pour trouver les 4 000 écus manquants dans le délai d'un an. Il s'agit de Jean Guillaudron, Jacques Niche, Colas Audebert, Pierre Mesnier, Jean Bœuf (clerc), Pierre Benoist, Jean Brète, Guillemain de Contes, Jean Dupuy, Mathé Landois, André Tortu, Thomas Giraudeau, Pierre Gauder, Pierre Nou, Jean Moyses, Pierre Rabeau, Jean Bouher, Vinneau Mondot, Jean Oger le jeune, Pierre Roy et Mathelin Catarain.

Il fut également promis de payer aux captifs, pour leurs mois de captivité, trois écus à chacun. Le tout fut juré sur les Saints Évangiles.

Les Anglais quittèrent l'île en emmenant les otages. Et le temps passa. Au bout de deux années, la somme n'avait pas encore été réunie. Les belles promesses s'étaient évanouies, et les quatre otages languissaient, prisonniers des Anglais, dans une grande misère.

C'est alors que Jean Ogé, le père d'un des captifs, décida de prendre les choses en main. Entre temps, le notaire Pierre Gaillard mourut, et le contrat signé avec les Anglais disparut avec lui. Jean Ogé se rendit donc à La Rochelle, en compagnie d'Etienne Brunet, Clerc du grand Scel, pour rencontrer le notaire Michaud, juré de la Cour du Scel en l'île de Ré.

Jean Ogé rappela au notaire Michaud les engagements signés par les vingt et un habitants de Bois-en-Ré et non encore exécutés. Il plaida la cause des quatre captifs, et demanda au notaire de rechercher le contrat, pour qu'il soit « grossoyé et scellé » et devienne ainsi un acte authentique qui lui permettra ensuite d'agir contre les signataires solidaires.

Jean Ogé sut si bien plaider sa cause, que Michaud l'estima raisonnable, et demanda à son clerc, Etienne Brunet, de « grossoyer », c'est-à-dire de le mettre en forme et passer sous le sceau de la Cour ledit contrat.

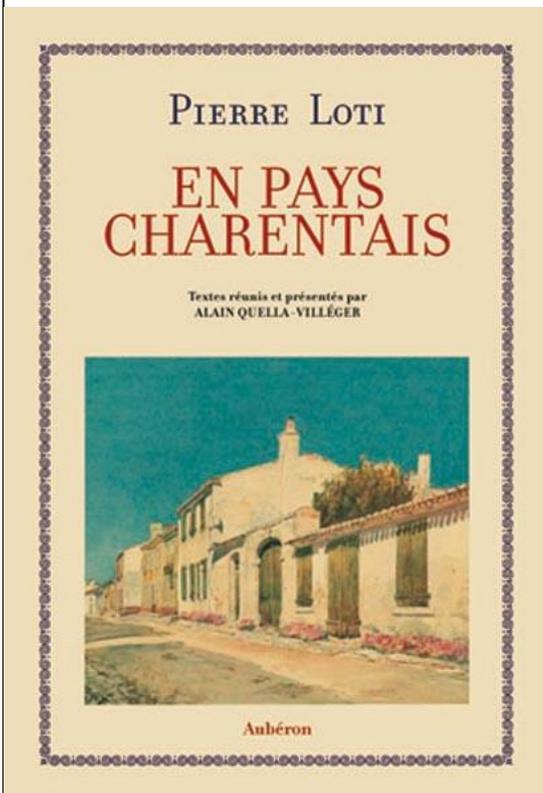
Ce sont les historiens Kemmerer et Amos Barbot qui mentionnent cet épisode de l'histoire de l'île de Ré. Ils précisent que les notables s'exécutèrent et que les prisonniers furent délivrés.

Tout finit bien.

Source : *L'Aunis et la Saintonge des origines à la guerre de Cent ans de Louis Canet*

## Un livre à vous conseiller Michelle Peyssonneaux

**PIERRE LOTI EN PAYS CHARENTAIS – Editions Aubéron**  
Textes réunis et présentés par Alain Quella-Villéger



Reçu à quarante-deux ans sous la coupole de l'Académie française, notre écrivain rochefortais eut à son actif, comme on le sait, une belle carrière d'homme de lettres qui le rendit riche et célèbre. Son parcours d'officier de marine ne fut pas moins brillant puisqu'il termina sa carrière avec le grade de capitaine de vaisseau. A ce double titre, il eut droit à des funérailles nationales. Ramenée en grandes pompes du pays basque à Saint-Pierre d'Oléron, (né à Rochefort en 1850, il décéda à Hendaye en 1923), sa dépouille repose pour toujours dans le jardin de la « Maison des aïeules », berceau très cher de sa famille protestante du côté maternel.

Naviguant sur toutes les mers du globe, il décrivit dans ses romans, ses articles pour journaux et son *Journal intime*, de nombreux pays du monde. Les plus connus étant la Turquie d'où il rapporta *Aziyadé* et le Japon, qui à la suite d'un « mariage » temporaire, lui inspira *Madame Chrysanthème*. Deux pays où il jouit encore de beaucoup de considération. Il ne craignait pas aussi de faire vivre ses personnages dans un certain exotisme provincial. Ainsi, *Pêcheurs d'Islande* et *Mon Frère Yves* ont pour cadre la Bretagne tandis que *Ramuntcho* se déroule au pays basque.

Ses origines saintongeaises ne sont pas oubliées pour autant. Comme on le voit dans *Pierre Loti en Pays charentais*\*, les textes autobiographiques relatifs aux êtres et aux paysages de sa jeunesse, rassemblés ici par le grand spécialiste de Loti qu'est Alain Quella-Villégier, sont parmi les plus émouvants qu'il nous a laissés. En 1882, à trente-deux ans, dans *Fleurs d'ennui*, édité par Calmann-Lévy, il retrace les étés de son enfance en s'attardant sur Oléron, *grande île sablonneuse*. Il a quarante ans en 1890 lorsque est publié *Le Roman*

*d'un enfant* dans lequel il évoque encore l'île mythique, la rencontre avec la mer qui décidera de son destin, et surtout la maison et la ville de Rochefort qu'il ne quitta pas jusqu'à son départ à Paris à l'âge de dix-sept ans pour préparer l'Ecole navale. Enfant choyé, entouré de femmes aimantes, sensible aux malheurs de sa famille, il aimait déjà regrouper et sacraliser ses souvenirs, comme il le fera toute sa vie. *La Maison des aïeules*\*\* , paru une première fois dans *La revue de Paris* en 1899, sera reprise plus récemment dans *Cette éternelle nostalgie* par les Editions de La Table ronde en 1997.

On sait que l'écrivain plaida pour la sauvegarde du château de La Rochecourbon et surtout de sa forêt où il se promenait étant enfant. *Le Château-de-la-Belle-au-Bois-Dormant*, paru dans *Le Figaro* en 1908, alerta l'opinion sur le sujet, suivi d'un livre du même titre publié chez Calmann-Lévy en 1910. Grâce à son intervention, une solution acceptable finira par être trouvée. On remarque encore de très belles pages sur ces bois bien-aimés dans le *Journal intime* qui commença à paraître chez Calmann-Lévy en 1925, deux ans après son décès. L'épisode de *La Gitane*, qui se déroula en ces lieux, est raconté dans *Prime jeunesse*, publié en 1919 chez le même éditeur, peu de temps avant que son auteur soit atteint de l'hémiplégie qui assombrit la fin de sa vie.

Jugés quelque peu désuets, les romans de Pierre Loti ne connaissent plus aujourd'hui le succès immense qui fut le leur, en particulier auprès des lectrices féminines. En revanche, au vu de la complexité du personnage Loti, de la fascination qu'il exerce encore sur nous en raison de son style attachant, de sa sensibilité peu commune et de sa personnalité fantasque, tout ce qui figure parmi les écrits autobiographiques continue à susciter une grande curiosité. Les éditeurs qui suivent les goûts du public l'ont bien compris et ont réédité le *Journal intime*\*\*\* dans lequel certains textes inédits sont à découvrir.

\* *Pierre Loti en pays charentais* – Textes réunis et présentés par Alain Quella -Villéger- Editions Aubéron – 19 euros.

\*\* *La Maison des aïeules*, suivi de *Mademoiselle Anna, très humble poupée*, est réédité par Le Croît vif en 2004. En vente d'occasion et sur internet.

\*\*\* *Pierre Loti, Journal intime* – Alain Quella-Villéger – Bruno Vercier - Cinq volumes parus entre 2006 et 2017- Editions Les Indes savantes - De 39 à 42 euros.

## Le Poulet

**Extrait de « De bonnes histoires du temps de nos grand-mères en capot » (éditions Rupella 1930)**

Monsieur Grélard aimait le poulet. Cela tendrait à faire croire que monsieur Grélard avait l'estomac délicat, un goût fin et que, si la nourriture influe sur le caractère, celui de monsieur Grélard devait être doux et quelque peu détaché des vulgarités, du terre à terre. Les Chinois, autrefois, faisaient manger du tigre à leurs soldats partant en guerre pour leur donner un peu de la férocité, de la vigueur et du courage du roi des jungles. Il paraît qu'aujourd'hui on ne sert plus de ce rata aux guerriers du Céleste Empire et que la valeur militaire s'en trouve fort mal.

Mais, comme il n'est pas opportun de faire un cours sur l'influence de la nourriture sur le moral et le physique des individus, nous nous contenterons de constater seulement que le poulet avait lui aussi son influence sur le psychique de Monsieur Grélard et que cet homme, d'ordinaire si calme, se montait parfois comme un coq en colère.

Voici la chose. Pierre-Eutrope-Némorin Grélard, fils de Jean-Eutrope-Zéphirin Grélard, en son vivant capitaine de la garde nationale, était un ancien employé des contributions indirectes, jouissant d'une modeste pension agrémentée de quelques rentes léguées par feu son père et défunte sa mère, « une sainte femme », morte à quatre-vingt-dix-neuf ans, onze mois, vingt-neuf jours, ainsi que se plaisait à le rappeler sans cesse son fils qui approchait lui-même de son seizième lustre.

Petit, maigrelet, la face rasée et plus ridée qu'une pomme cuite, les cheveux gris abondants taillés en brosse, toujours vêtu d'une longue redingote à la propriétaire, étroite d'emmanchure, le chef coiffé d'un chapeau de soie bas de forme, large des ailes, les jambes comme deux triques enserrées dans un pantalon trop étroit et trop court, monsieur Grélard était toujours en mouvement. On ne rencontrait que lui dans Saint-Jean-d'Angély, par les rues, aux églises, au tribunal, seuls lieux de distraction de cette importante cité qui eut le privilège de conserver dans sa célèbre abbaye royale, le chef de saint Jean-Baptiste.

Monsieur Grélard était célibataire.

Par affection et dévouement pour sa mère, il n'avait jamais songé à se marier. Il vivait, par conséquent, fort tranquille, n'ayant à songer qu'à lui et vivant plein de confiance dans une domestique d'un âge mûr, qui gouvernait son intérieur, non sans quelques tiraillements, par exemple à propos de poulets.

Un homme qui aime autant la volaille, dira-t-on, devait avoir une basse-cour bien peuplée. Eh bien ! non, monsieur Grélard n'avait pas de basse-cour, soit que la place eût fait défaut dans sa maisonnette, soit qu'il préférât acheter ses poulets à point, au marché, sans avoir le souci de les élever. Or c'est précisément de ce fait que surgissaient les colères bihebdomadaires du placide monsieur Grélard.

Lorsque le mercredi à midi, et le dimanche à midi et demi, à cause de la grand'messe, Estelle, sa gouvernante, servait le poulet rôti sur la table, il lui disait invariablement :

« Estelle, combien as-tu payé ça ? »

- Tant, Monsieur !

- C'est trop cher. Ça ne les vaut pas. Ça n'a ni poids ni graisse.

- Oh ! Monsieur, peut-on dire ! une pleine saucière de jus.

- Oui, oui, rien que de la graisse, de la mauvaise graisse, il est fondu ton poulet !

- Monsieur veut-il regarder ces cuisses-là ?

- Pardi ! les cuisses ! Tout en cuisses ton poulet ! Qui te l'a vendu ?

- C'est la Picote, Monsieur, une brave femme, allez.

- Brave femme, brave femme, n'empêche qu'elle t'a mis dedans.

- Oh ! Monsieur, peut-on dire.

- Oui, une voleuse, ta brave femme. Je ne veux plus que tu lui achètes. Adresse-toi à la Sabourdin.

- Mais c'est elle qui m'avait vendu le dernier poulet que vous avez trouvé si étique.

- Ah ! oui, une voleuse encore. Eh bien ! va à la Grenoux.

- La Grenoux ! Vous m'aviez défendu de lui acheter parce que vous trouviez ses poulets trop durs.

- C'est vrai, on dirait de la viande de cheval. eh bien ! va à une autre !

- Eh ! je les ai faites toutes les marchandes. Pas une ne vous a servi à votre convenance. J'y renonce, et Monsieur fera bien d'acheter lui-même sa volaille, en sortant le matin.

- Tu as dit ?

- Que Monsieur fera bien d'acheter lui-même sa volaille, car j'y renonce !

- Tu me mets au défi ?

- Non, mais...

- Mais tu crois que je ne saurais pas le faire ?

- Je ne dis pas...

- Tu ne dis pas, mais tu le penses, hein ?

- Non, Monsieur.

- Si, si. Eh ! bien, c'est moi qui achèterai le poulet samedi.

- Ah ! Jésus mon Dieu !

- Tu dis ?

- ... que ça vaudra mieux »

Le samedi suivant, Estelle rappela avec ménagement à Monsieur Grélard qu'il avait promis d'acheter le poulet.

« Oui, je l'ai dit et je le ferai ! Hein ça t'ennuie ? »

- Moi ? pas du tout !

- Si, si, ça te vexé.

- Oh ! peut-on dire !

- Eh bien, je vais l'acheter, le poulet, oui je vais l'acheter et nous verrons bien si un homme qui mange du poulet depuis plus de soixante-quinze ans n'est pas capable d'en acheter un à sa convenance ! »

La gouvernante n'ajouta rien, mais tourna les talons pour cacher un sourire gouailleur. Bientôt, monsieur Grélard triomphant rapportait son emplette.

« Tiens voilà un pou...let, fit-il en déposant sur la table de la cuisine le volatile qui piaillait en se débattant.

- Combien que vous avez payé ça ?

- Devine ?

- Ma foi ! trente-cinq à quarante sous ! Monsieur Grélard eut un haussement d'épaules, un sourire, si l'on peut ainsi appeler le plissement de ses lèvres de macaque.

- Trente sous alors ? fit Estelle.

- Ne riez pas, s'il vous plaît, prenez et pesez.

- Oh ! c'est tout vu, tout pesé, ça vaut pas plus de trente à quarante sous.

- Trois francs... dix sous...

- Trois francs dix sous ça ! Jésus mon Dieu ! Qui vous a fichu ça ?

- La Sabourdin, de confiance !

- De confiance ! vous allez voir quand la bête sera plumée ! Elle est toute en plumes, en pattes et en cou ! ah ! ah !

- C'est bien, Estelle, faites votre devoir », dit gravement monsieur Grélard en se retirant dans sa chambre avec toute la gravité d'un maître outragé par un vieux serviteur.

À midi précis, le lendemain, monsieur Grélard se met à table, grave, silencieux, l'air mécontent. Son œil, un petit œil noir et vif, avait constaté du premier coup que « le poulet ne valait rien qui vaille » comme disait Estelle ; bientôt ses dents constatèrent également que le volatile était coriace ! Bref, monsieur Grélard, qui savait ses classiques, se murmurait en son for intérieur : « Certes mon coup d'essai n'est pas un coup de maître ! » Estelle jubilait dans sa cuisine ! Le repas fini, non moins gravement, monsieur Grélard prit sa canne et son chapeau et sans rien dire se dirigea vers le marché.

La scène fut vive entre la marchande et son client. Celle-ci n'acceptait pas du tout les épithètes malsonnantes dont la gratifiait celui-là. N'avait-il pas choisi lui-même ? N'avait-il pas payé sans marchander ?

Eh bien de quoi se plaignait-il ? Que c'était trop cher ? Il aurait fallu lui faire un prix de cuisinière peut-être. On n'aurait jamais vu ça, un bourgeois payer un poulet le même prix qu'une domestique voire même qu'une bourgeoise. Les gros mots ronflaient comme à la halle au poisson, les voisines de la mère Sabourdin ne se gênant point pour faire chorus. Monsieur Grélard capitula et la marchande lui promit que pour le mercredi suivant elle lui tiendrait en réserve un bon poulet à sa convenance.

Le mercredi à onze heures, car il était exact comme un militaire en sa qualité de fils d'un ancien capitaine de la garde nationale, monsieur Grélard rentra l'air guilleret son poulet sous le bras.

« Tiens Estelle, tu ne diras pas cette fois qu'il n'est pas beau !

- Pour être beau, il n'est pas ce qu'on peut appeler beau, beau !

- Non, mais il est beau... et lourd ! Hein ! pèse-moi ça.

- Ah ! dame pour peser, il pèse, il pèse !

- C'est que vois-tu, la mère Sabourdin m'avait promis une compensation ... elle me la devait bien cette compensation, son poulet de samedi hum ! hum ! Elle m'a dit : Tenez voilà ce que j'ai mis de côté pour vous, et elle m'a tendu cette bête toute plumée. Hum ! c'est une brave femme tout de même cette mère Sabourdin, il faudra lui conserver la pratique ! »

Pendant que son maître discourait ainsi, la servante s'était mise en devoir de vider et d'apprêter la bête. En plongeant la lame effilée et tranchante du couteau dans le corps du poulet, elle se heurta à un corps résistant. Habile en l'art de trousser les volailles, Estelle resta interdite. Jamais elle n'avait rencontré obstacle pareil. Intriguée, prestement elle fendit le ventre et y plongea deux doigts pour retirer les boyaux, mais elle ramena un caillou, un silex plus gros qu'un oeuf qui tomba avec bruit sur le carrelage de la cuisine !

« Jésus ! Bon Dieu ! qu'est-ce que c'est que ça ? clama Estelle.

- Un caillou, fit tout effaré monsieur Grélard.

- M'étonne plus qu'il pesait tant votre poulet !

- Ah ! voleuse ! tu vas me le payer », cria le bonhomme hors de lui.

Et mettant son chapeau, monsieur Grélard partit en veston d'intérieur.

Blême de colère, il aborde la mère Sabourdin, le poulet d'une main, le caillou de l'autre. Il veut parler, mais l'indignation retient les mots au fond de sa gorge.

« Eh ! ben, qu'étou qu'o ya, fit la marchande d'un air stupéfait.

- Co... o... quine.

- Qu'étou ? Eh ben, qu'étou.

- Cette... pierre... dans votre... poulet !

- Oh la moué ! la pauvre bête, clame la mère Sabourdin, en levant les bras au ciel. O l'é don thieu qu'a pouvît pus pisser ! All' avait la piârre pardine ! »

Tout le marché éclata d'un long rire. Monsieur Grélard, se voyant joué, se retira prestement sous la risée générale, jurant que jamais plus de sa vie il n'achèterait lui-même ses poulets !

## À la conquête de Mars par Platon et ses amis (deuxième partie)

### Jean-Bernard Papi

#### Installation et première mission

Maman m'a téléphoné avant que je m'endorme pour m'encourager à me montrer discipliné, obéissant et courageux. Je lui ai demandé ce que nous voulait la fille de cet après-midi avec ses « n'importe quoi » et pourquoi elle nous avait traité de phoques, mais elle a fait celle qui n'avait rien entendu et a continué à m'exhorter à devenir un bon travailleur dont les autres, et elle la première bien sûr, seront fiers. « Tu travailles pour le bonheur des masses laborieuses » a-t-elle conclu avant de raccrocher. Ce « n'importe quoi » m'a tout l'air d'être un truc pas facile à expliquer pour que tout le monde s'esquive. Olivier pense, à propos de cette voix, qu'il ne s'agit pas de nos mères mais d'une voix synthétique, un robot. Dans le fond, en y réfléchissant, je préfère. Cette voix me paraît plus attentive et affectueuse que celle de ma mère. « De toute façon écouter notre mère ou cette voix où est la différence », fait observer Olivier.

Vers dix heures, le lendemain, nous sommes partis pour le chantier. Tout le G47 est affecté à la même tâche. Il s'agit de démonter le cœur d'un réacteur nucléaire qui s'est emballé et a explosé, il y a deux centaines d'années. La voix synthétique, que nous appelons tous Maman, nous a assuré que c'était absolument sans danger car nombre de nos ancêtres y ont travaillé dans le temps et s'en sont bien portés. Avec Olivier et quelques autres, pendant la pause, nous déchiffrons les graffitis laissés par ceux qui nous ont précédés. Certains, malgré ce qu'en dit Maman, ne sont guère encourageants. « Plus qu'une heure à vivre dans cet enfer » a écrit un certain JB et une autre main a ajouté : « Profitez-en bien mon ami ! » Justement, à partir de demain, avec une fille appelée Célimène, Olivier et moi allons devoir effacer et gratter tous les graffitis. Un travail colossal qui nous prendra des années. Comme dans l'amphithéâtre et pendant le concours, nous nous sentons observés. Olivier me le confirme, il ressent la même chose que moi, comme si un faisceau d'ondes était dirigé sur notre nuque. On ressent même comme un picotement. Au bout d'un certain temps nous n'en tenons plus compte. Comme nous venons d'être affectés au sous-chantier "graffitis", il est normal que nous soyons observés, me suis-je dit. Maman, par un haut-parleur s'est adressée à nous en particulier, à nous trois, Célimène, Olivier et moi. « Pour ce travail, a-t-elle dit, vous devez aller chercher des serpillières, des brosses et des produits de nettoyage dans un bâtiment, le Q4 situé à trois kilomètres d'ici ». Comme elle ne nous a donné aucune précision sur la manière de nous y rendre, nous sommes partis à pied en nous fiant à notre sens de l'orientation. Nous étions livrés à l'aventure, à la manière des chevaliers du temps jadis. Sauf que les chevaliers étaient à cheval. J'apprendrai plus tard, au hasard des rencontres, qu'il existe pour gagner le Q4 une navette électrique qui part devant le Z8.

Au bout de quelques minutes, il a fallu porter Célimène, ses pieds étaient enflés et elle trébuchait à chaque pas. Olivier, la tenait par les pieds et moi par les épaules. Dieu que sa tête est lourde ! Le chemin est plat mais malgré tout nous peinons à marcher car il fait très chaud. Célimène qui se laisse porter nous encourage car elle craint que nous l'abandonnions sur place. Sans rien à manger ou boire, nous dit-elle, c'est pour elle la mort assurée. En plus, si elle décide de retourner sur ses pas elle peut s'égarer facilement car elle n'a guère de mémoire.

Au bout de deux heures de marche, pour nous reposer nous nous sommes arrêtés à l'ombre d'un mur, près d'un vieux bâtiment qui ressemble aux "fermes des cartes postales", un passe-temps de notre enfance. Ces cartes postales nous étaient envoyées jadis le 25 décembre, que l'on appelle depuis « le Jour des cartes postales ». Seuls quelques érudits, aujourd'hui, savent ce qu'était ce jour, son origine et ce qu'il signifiait. C'était d'ailleurs toujours la même carte que nous recevions à la maison, elle montrait un bâtiment délabré sous lequel était écrit « Si tu n'es pas sage, tu iras traire les vaches ». J'en ai reçu trente, cependant je ne suis jamais allé traire les vaches. C'était juste pour nous faire peur. Ce jour, dans l'antiquité, était plus cruel encore, surtout pour les sapins et les dindes, m'a expliqué le professeur de "promenade en forêt". De nos jours c'est juste un prétexte pour faire des orgies dans les églises pastafariennes. On raconte qu'il s'en passe de belles derrière les autels à cette occasion. Le sexe tient une grande place chez les jeunes gens d'aujourd'hui. C'est aussi une bonne méthode peu coûteuse pour faire tenir tranquille les excités, a reconnu M. C. Gwennoledg dans ses mémoires.

Le plus curieux c'est que nous n'avons rencontré âme qui vive jusqu'à présent, même pas une navette électrique. Ces navettes se fauillent partout à grande vitesse et c'est miracle quand elles n'écrasent qu'une ou deux personnes durant leur trajet. Les conducteurs sont des jeunes quinquagénaires qui, après avoir travaillé comme simple commis, ont ensuite terminé leur probatoire de dix ans et qui ont pu se marier, ce qui ne les rend pas plus prudents pour autant. Nous ne voyons pas d'animaux non plus. Dans notre sous-chantier "graffitis" deux ou trois chiens roses et phosphorescents sont toujours dans nos jambes à renifler et à bailler. Je préfère d'ailleurs ne pas trop les fréquenter, la promenade avec l'un d'eux ne m'a pas laissé de bons souvenirs. Voyant qu'Olivier et Célimène encore abrutis de fatigue avaient de la peine à se remettre debout nous avons décidé d'attendre au moins un jour de plus près de la ferme.

– Platon, m'a dit Olivier, toi qui es costaud, tu devrais retourner sur nos pas et aller chercher de la nourriture sur le chantier. Nous en aurons besoin car la route me paraît bien longue.

– Ok, j'ai répondu. Et je suis parti.

Il y a longtemps de ça, les jours étaient plus longs que maintenant mais comme les hommes s'ennuyaient à ne rien faire, plutôt que de se trouver une occupation, ils ont préféré réduire la longueur de la journée. C'est ce qui est écrit dans mon livre de science, mais je ne m'explique pas en quoi cela pouvait soulager leur désœuvrement. En plus, je l'apprendrai plus tard, l'année à la suite de ça s'est réduite toute seule, passant de 365 jours à 200 à cause d'une orbite terrestre diminuée. On prévoit de tomber sur le soleil dans plusieurs milliers d'années, après Vénus et Mercure. En

attendant il fait de plus en plus chaud sur notre terre.

J'ai marché longtemps et faute de comprendre ce que signifiaient les panneaux indicateurs écrits dans un charabia vieux de près de trois siècles, j'ai choisi ma route au hasard, à pile ou face. Pile je continue sur ce chemin, face je ne le prends pas, et ainsi de suite. La nuit est rapidement venue. J'ai dormi sous un arbre après avoir décidé qu'il valait mieux que je dorme. Je n'ai rien à manger mais je n'ai pas faim. En m'arrangeant pour ne pas faire trop d'efforts, mon repas de la veille devrait me permettre de tenir huit jours. Je ne remercierai jamais assez mes parents de m'avoir gratifié d'un gène de chameau. Olivier m'a avoué hier au soir au cours d'une discussion, qu'il possédait un gène de tournesol. À quoi cela peut-il bien lui servir ? Lui-même l'ignore. Pour Célimène c'est certainement celui d'un poisson, vu qu'elle ne parle pratiquement jamais et qu'elle a toujours la bouche ouverte et le regard vague. Mais elle n'est pas mal quand même. Je veux dire comme fille. Elle a une peau rosée rayée de gris avec de gros seins bien plantés et au bon endroit si vous voyez ce que je veux dire -certaines ont les seins dans le dos, horrible - les cheveux longs et verts, un nez court de dix centimètres et des yeux verts striés de noir. Elle ressemble à la Joconde de Béberty, un peintre célèbre du siècle dernier qui n'a peint qu'un tableau dans sa vie : la fameuse Joconde.

Après une bonne nuit de sommeil, j'ai repris ma marche. Je ne savais pas que le sous-chantier que nous venions à peine de quitter jouait à cache-cache avec moi. Pour le retrouver il allait falloir que j'active tous mes sens, surtout celui de l'orientation, à un point inimaginable. Nous sommes dans la Plaine du Nord et le vent se lève à intervalles réguliers, je dois alors replier mon nez pour ne pas sentir les odeurs qu'il charrie. Enfin, à force de divaguer de-ci de-là je suis tombé pile devant la porte du chantier. Comme il est entouré d'une haute palissade, on est bien obligé de passer par la porte. Je suis allé tout droit vers le chef, un jeune de nos âges mais qui a fait une grande école au lieu de tenter le concours. Sa mère est une amie de la mienne et elles ont choisi leur bébé, nous deux, sur le même catalogue. Cela renforce les liens d'amitié.

– Salut Platon, m'a-t-il dit, est-ce que tu n'aurais pas perdu tes équipiers ?

– Bonjour Jules, mes équipiers se reposent et je suis venu prendre des vivres. Le magasin est vachement loin, il nous faudra plusieurs jours pour y parvenir.

– Tu aurais dû prendre une navette.

– J'ignorais qu'il y en ait une.

L'amitié entre les mères est ce qu'il y a de mieux dans la vie. Le hasard n'y est pour rien, c'est juste une combinaison judicieuse des gènes. Si nos mères ne s'étaient pas connues, Jules ne m'aurait même pas écouté, car il est d'un grade très élevé. Peut-être même m'aurait-il battu. Car les chefs ont le droit de battre leurs subordonnés. Dans ce cas tout dépend de leurs gènes additionnels. Par exemple un chef doté d'un gène de léopard fera longtemps courir son subordonné, surtout si celui-ci est doté d'un gène de gazelle. Par contre un chef avec un gène de crapaud préférera insulter ses subordonnés, et si le subordonné possède un gène de hérisson il fera le gros dos. Un subordonné ayant un gène d'éléphant ne craindra personne sauf un chef avec un gène de souris. C'est ainsi que nous expliquons scientifiquement les différences entre nos caractères.

Bien des progrès ont été accomplis depuis Pépère Freud et Nénette Dolto, et leurs théories sur le psychisme, trop simplistes, sont largement obsolètes. Je suis passé par notre chambre pour chercher un sac pour transporter la nourriture. La fille qui nous a proposé de nous faire n'importe quoi était assise sur le lit d'Olivier. Elle nous attendait. Elle n'est pas mal, bien que moins jolie que Célimène. Elle est rouge des pieds à la tête, même ses cheveux et ses yeux sont rouges et son nez est à peine plus long que le mien. Elle m'a avoué ne posséder seulement que deux gènes car ses parents étaient très pauvres.

Maintenant je sais ce que sont ces « n'importe quoi » : Ce sont des chatouilles fortement sexuées. Elle m'en a fait pendant une heure, après la douche et jusqu'au moment du repas. J'ai choisi de passer la nuit dans notre chambre pour repartir demain matin et la fille rouge a voulu passer la nuit avec moi. Une nuit de chatouille ne m'amusait guère car ce n'était pas le moment de faire attendre mes équipiers qui ont faim, mais je ne sais pas refuser. Ici, comme partout nous sommes observés, j'en mettrais ma main au feu. Je le ressens mais je ne peux dire qui et d'où l'on m'observe. C'est pourquoi je n'ai pas voulu me distinguer en faisant le délicat et en refusant les chatouilles de la fille rouge.

Je suis reparti le lendemain de bonne heure, encore tout endolori et courbatu par les chatouilles. Je n'ai pas trouvé de carte d'état-major 3D et de GPS, et pire encore j'ai oublié de demander l'heure de départ de la navette à Maman. Une navette m'aurait évité bien des mésaventures, mais se serait-elle arrêtée près de la vieille ferme pour récupérer Olivier et Célimène ? J'en doute vu la manière dont les quinquagénaires pilotent ces engins. Et aurait-elle accepté de transporter de la nourriture sans que le pilote s'en empare ou la dévore ? À mon avis, il est bien préférable d'aller à pied, on verra pour le retour.

À peine deux jours se sont écoulés depuis que j'ai laissé Olivier et Célimène près de la vieille ferme, et je présage confusément que ce n'est pas encore aujourd'hui que je vais les rejoindre. Alors que, tout en marchant, je me lamentais avec force larmes sur le mauvais sort qui s'acharne sur moi depuis mon échec au concours, un jeune homme bien de sa personne qui grignotait des baies sur un buisson au bord du chemin m'a barré la route. Le vêtement de fer multicolore qui lui recouvrait le corps et son casque à visière auraient dû me mettre la puce à l'oreille et exciter ma méfiance mais j'ignorais à cet instant ce qu'était un garde-hockeyeur. Ce que cet hockeyeur faisait à cet endroit ? Comme je l'apprenais de sa bouche par la suite, il empêchait les téméraires dans mon genre de quitter le sous-chantier. Une sentinelle en quelque sorte.

Me découvrant il a fait un petit bond de côté puis s'est planté en travers du chemin, l'œil furieux en criant : « On ne passe pas ! C'est la consigne ! ». Je m'apprêtais à grappiller quelques baies, histoire de juger de leur goût car ces

baies pouvaient servir de complément à notre nourriture. C'est alors que j'ai eu une sacrée frousse en le voyant tout à coup me sauter presque dessus. J'appris de sa bouche que le buisson était son unique source de pitance. Cependant et par chance, à cette occasion je n'ai pas uriné dans mon short comme cela m'arrive quand j'ai peur... Je m'endurcis visiblement.

– Pourquoi ? lui ai-je demandé en durcissant ma voix. Pourquoi on ne passe pas ? Qu'est-ce que c'est que cette consigne à la noix ? Je suis très étonné. Pourquoi ce sous-chantier doit-il être gardé à ce point ?

Mes questions l'ont désarçonné. Il ne s'attendait pas à tant de pertinence.

– Parce que ! A-t-il répondu fermement après avoir réfléchi une bonne minute. Ce qui fit rouler ses gros yeux roses dans leurs orbites verdâtres.

– Je suis à la recherche de mes équipiers. Nous devons atteindre le bâtiment Q4 qui contient les produits de nettoyage, les serpillières et les brosses nécessaires à notre mission. Je le fais à la demande de Maman, lui ai-je notifié les yeux dans les yeux et en fronçant les sourcils pour me faire méchant. J'étais persuadé que ce motif officiel suffirait à m'ouvrir la route. Je me trompais.

– Dans ce cas nous devons nous battre, déclara-t-il avec emphase, mais seulement après avoir réfléchi de nouveau en roulant ses gros yeux roses. Serpillière, produits et brosses ne sont pas les mots de passe qui conviennent. C'est la consigne. De toute façon je dois me battre, c'est inévitable, j'ai un gène de coq français. Une erreur. Mes parents souhaitaient un gène de lion et il n'y en avait plus. Rupture de stock, mais il restait du coq français en pagaille... Ils se sont laissé convaincre.

Il brandit un gourdin qu'il tenait caché derrière un rocher, à portée de la main.

– Avoir une idée de bonheur en tête et la cacher par des pleurs et des gémissements, reprit-il en m'empoignant le bras pour le secouer est un motif suffisant pour se battre, car le chemin où nous sommes est baptisé chemin des Faux-semblants.

– Ah ? Bon ? Et j'étais sincère en disant cela.

– C'est ce que l'on m'a ordonné de dire. C'est de l'hébreu pour moi.

Puis il me montra un tas de bâtons abandonnés par ses précédents adversaires et me pria d'en choisir un promptement. J'en saisis un qui parut aussitôt se réveiller. C'est tout juste si je ne le sentais pas frémir. Il arrive que trop de gènes d'animaux, de chats, de chiens, de porcs ou d'humains dans une plante la rendent quasiment animée. C'est ce que l'on appelle dans le jargon scientifique : le principe de réciprocité. La plante a des réactions animales et vice et versa un animal peut être lymphatique comme un radis. Mon bâton prit les choses en main, si l'on peut dire, et me positionna par rapport à mon adversaire. J'étais donc maintenant en face de lui, à deux mètres environ et les jambes bien écartées. Position guerrière que je n'aurais pas trouvée seul.

Au moment où le garde-hockeyeur allait me frapper, mon bâton me fit faire un pas à droite, mon adversaire frappa dans le vide et emporté par l'élan et le poids de sa carapace métallique, s'effondra. Comme il était maintenant étendu de tout son long tel Patrocle au pied d'Hector, l'époux d'Andromaque et le fils aîné de Priam, mon bâton lui fit sauter son casque et lui porta un vigoureux coup sur la crête rouge vif qu'il avait sur le crâne. Ce qui la fit éclater comme une Calebasse. Il ne bougeait pas mais ne saignait pas, j'en conclus qu'il était toujours vivant. Je ne voulais pas tuer quelqu'un qui appliquait une consigne, même bêtement.

Je félicitai et flattai mon bâton comme il se doit. Il fit son modeste au point de ne guère peser plus qu'une plume dans ma main. Je décidai de conserver un aussi agréable compagnon et le glissai dans ma ceinture. Ce qui parut lui convenir car il frétille comme jadis une comédienne de théâtre décorée de la Légion d'honneur. Ayant enjambé mon adversaire je pris le chemin qu'il voulait m'interdire, celui des Faux-semblants. C'était un chemin très ordinaire, à peine bitumé, plein de trous remplis de sable et bordé des deux côtés par des palmiers et des buissons de roses multicolores. Pas du tout l'idée que l'on se fait du chemin menant à la vieille ferme et à mes compagnons. Je n'avais d'ailleurs pas le choix du chemin. Si jusqu'à présent la route que je suivais se divisait périodiquement en plusieurs branches, depuis mon départ j'étais sur un chemin sans embranchement et je n'avais d'autre alternative que d'aller tout droit ou de faire demi-tour.

### La vieille ferme.

Bizarrement, car je suis un homme sensible et doux, je ne regrettais pas mon geste envers le garde-hockeyeur lequel devait avoir une bosse colossale sous sa crête. La mission de Maman avant tout, un ordre est un ordre. Tout en marchant, j'étais persuadé que, dans peu de temps, allait surgir devant mes yeux la vieille ferme et mes équipiers. J'avais confiance en moi et en mes qualités de navigateur, n'avais-je pas obtenu les félicitations de mon professeur quand la promenade dans les bois était encore au programme du concours ? La volonté d'aller toujours plus loin, vers l'inconnu et la découverte d'autres mondes, m'a toujours soutenue. Je me sais depuis mon enfance un être différent car je ne raisonne pas comme tout le monde. Je suis avant tout un individu logique. Je me sens plus doué que ceux qui ont réussi le satané concours car ils n'ont fait qu'apprendre par cœur, et ce sentiment s'exaspère encore à chacun de mes pas sur ce chemin mystérieux.

Depuis ma victoire sur le garde-hockeyeur, je me suis découvert une extraordinaire et vigoureuse confiance en moi qui me fait bomber le torse comme un torero. Ce qui est certainement dû en partie aussi à la présence reconfortante du bâton dans ma ceinture. Un brillant compagnon, comme ce bâton, peut changer votre vie. Je me sens maintenant capable de parcourir le monde avec lui pour combattre l'injustice ou rechercher un vase égaré, à l'image des chevaliers de la table ronde.

Un monde qui jusqu'à présent se limitait à la clinique d'élevage où j'ai grandi et à l'unité d'étude où j'ai appris le peu que je sais. Sans oublier ni la maison de mes parents dans la rue Des-Vipères-lubriques du quartier Nouvelle-Génération de Los Angeles, ni l'église pastafarienne que je fréquentais. Dans cette église nous adorons, comme son nom l'indique, un Dieu unique en spaghetti qui est installé au ciel sur un nuage de sauce bolognaise.

Le souvenir de la maison polymorphe, foyer de mes parents avec son toit mou, ses murs fluides, et surtout le visage aimable et les conseils de papa m'encourageront toujours à suivre mon destin qui est d'aller de l'avant, à l'aventure. Je dis cela comme si je devais revoir mon père, ma mère et la maison au détour du chemin. Aux détours de tous les chemins durant toute ma vie. Je sais, depuis que je travaille pour la Grande-Maison, qu'il n'en est rien. Qu'il n'en sera jamais rien et que je devrai désormais me débrouiller tout seul. Vivant au grand air depuis quelques jours, je m'étonne aujourd'hui d'avoir si longtemps caché l'étrange répulsion qui me saisissait lorsque ma chambre, après le baiser de ma mère, s'écoulait sur moi, délicatement, comme une pâte onctueuse avant que je ne m'endorme. Cette manière qu'elle avait de s'enrouler autour de moi pour me réchauffer ou au contraire pour me rafraîchir, d'obéir à mes caprices comme de faire jaillir une cascade du mur ou de se transformer en parking souterrain, avait finalement quelque chose d'angoissant et de féérique à la fois. En proie à de sourdes terreurs, j'appelais alors ma mère ou mon père pour qu'ils me racontent une de ces histoires propres à chasser les troubles de mon esprit.

C'étaient le plus souvent des récits sur la conquête de la lune et comment certains, des humains monstrueux mais pourvus de gènes spéciaux adaptés aux conditions de vie, y avaient fondé des colonies sous le regard bienveillant, disait-on dans notre église, du Dieu pastafarien. Je réclamaï aussi l'histoire du chevalier Gwennolledge, héros qui m'exaltait le cœur et excitait mon imagination. J'ai eu ce même sentiment d'inquiétude en pénétrant dans le G47, face à ses alvéoles, à ses machines obéissantes, à sa propreté de laboratoire. Par bonheur la voix mielleuse de Maman m'a rassuré. Mais à tout prendre je me sens mieux dehors, à dormir à la belle étoile. Il me semble même que j'y deviens plus costaud...

J'ai retrouvé la ferme et mes équipiers, toujours assis sur la grosse pierre comme le jour de mon départ, et mourant littéralement de faim. Entre temps ils ont visité le vieux bâtiment qui possède encore les meubles et les ustensiles propres au XXème siècle. Un siècle lointain appelé « Siècle des propre-à-rien » par nos livres d'histoire. Nous apprendrons plus tard que cette ferme est un bâtiment-archive, une sorte de musée. Olivier y a découvert, coincée entre de gros et laids meubles en bois, une chaise de métal munie de deux grandes roues que l'on peut pousser sans difficulté. Je l'aide à dégager la chaise, non sans avoir détruit pour l'atteindre une armoire et deux tables qui tombèrent en poussière sous nos doigts. Nous y installons Célimène.

– Ce genre d'engin est mû par la force humaine ce qui le classe parmi les outils du second moyen-âge, commente Olivier.

Côté force humaine, nous ne sommes pas gâtés je dois avouer et Célimène sur sa chaise roulante avance à la vitesse d'un asticot coincé dans un fromage. Une comparaison apprise auprès du professeur de vélo. Célimène et Olivier se sont jetés sur la nourriture et ont dévoré tout ce que j'avais emmené et de nouveau nous nous retrouvons sans vivres. Mais comme je le suppose logiquement là où il y a des serpillières, il y a forcément de la nourriture. Au début de l'après-midi nous avons repris notre marche. Je leur ai conté ma rencontre avec le garde-hockeyeur. Célimène a failli s'évanouir en écoutant mon récit. Elle ne supporte pas la violence. Par contre elle trouve mon bâton très sympathique, lequel se rengorge sous les compliments et les caresses. En aparté je raconte à Olivier ce qui m'est arrivé dans notre chambre avec la fille rouge. Ces « n'importe quoi » lui dis-je, sont des chatouilles, finalement très agréables mais épuisantes. Malgré que je chuchote, Célimène n'en perd pas une miette.

– Moi aussi je sais faire ce genre de chatouille, nous dit-elle d'une voix aigre. Nous apprenons cela à la fin de nos études et ce n'est pas sorcier à faire. Ce sont des masseurs japonais ou thaïlandais de la Grande-Maison qui nous les apprennent.

Olivier semble très intéressé par les chatouilles et me pose une foule de questions. Célimène, qui a retrouvé sa voix, rectifie mes réponses et vient à mon secours lorsque ma mémoire me fait défaut. Elle décrit les chatouilles de manière très réaliste comme si elle avait une grande expérience de chatouilleuse. Le temps passe très vite grâce à nos bavardages. Nous ne devons plus être très loin du but.

Aujourd'hui, cela fait huit jours que nous sommes partis du chantier et la faim se fait sentir de nouveau, même chez moi. J'ai un gêne de chameau certes, mais d'un petit chameau et Olivier, à cause de son gêne de tournesol, a besoin d'eau et de chaleur. Pour la chaleur nous sommes servis, l'air est brûlant. Célimène reste une énigme et elle ignore même quel gêne prédomine chez elle. Pour blaguer, je lui suppose celui de la moule. Elle rit, mais elle n'en sait rien. Depuis qu'elle nous a raconté ce qu'elle savait des chatouilles elle est moins coincée et se livre plus facilement. Ses parents n'ont jamais abordé franchement le sujet de ses gênes et ont esquivé toutes ses questions. Tout ce qu'elle peut dire c'est qu'elle aime ce qui est carné et semble posséder un système digestif capable de digérer n'importe quoi. Elle aime l'eau aussi, comme tout le monde.

Tout en poussant la chaise roulante, je remarque, derrière les buissons qui bordent le chemin, des arbustes chargés de fruits bleus que j'identifie, souvenirs de mes cours sur la promenade dans les bois, comme étant du raisin sauvage. Il y a longtemps qu'il ne figure plus sur nos menus, remplacé par une pâte de synthèse stérile et délicieuse. Mais comme dit ma maman « à la guerre comme à la guerre », ce qui signifie que dans certaines situations nous devons affronter l'inconnu. Tous les trois nous en mangeons suffisamment pour ne plus sentir ni la faim ni la soif. Mais mon estomac délicat ne tarde pas à manifester sa réprobation devant cette nourriture inhabituelle. Après des spasmes vigoureux j'eus une violente diarrhée qui m'obligea à m'étendre sous un gros arbre pour me reposer. Je m'endormis et mes compagnons qui souffraient des mêmes maux en firent autant.

Je fus le premier à m'éveiller. Je constatais alors que nous avions dormi l'après-midi et presque toute la nuit. Le jour n'allait pas tarder. Des forces colossales, comme on dit chez les élites, bouillonnaient en moi ; l'effet du raisin probablement. Sans réveiller mes équipiers j'eus vite fait d'escalader une petite butte de cailloux qui se trouvait sur ma gauche et près de la route. Dans le jour naissant, au loin s'étalait, et je n'en crus pas mes yeux, une quantité d'eau telle que je ne me souvenais pas en avoir vu autant de toute ma vie. En fait je n'avais jamais vu d'eau, sauf lorsque j'apprenais à hisser mon seau hors de la citerne. Toute la difficulté de l'épreuve résidait dans le comportement erratique de l'eau dans le seau et j'imaginai alors que l'eau se comportait toujours de cette même désagréable façon.

Celle que j'avais sous les yeux était calme et reposée, plate comme un miroir. Je décidais de rester assis sur ma butte jusqu'à ce que le soleil se lève complètement pour jouir le plus longtemps possible de ce miracle inouï, une eau bleuâtre et lisse, étale jusqu'à l'horizon. Délaissant mes compagnons qui ne pensaient qu'à manger et qui s'étaient de nouveau jetés sur les raisins, je passais la matinée à m'en approcher. J'étais attiré par cette eau et je sentais confusément qu'elle représentait quelque chose de très important pour moi. Je traversais des champs de céréales d'agrément, des près et des bosquets d'arbres nains et vers midi je débouchais sur une plage de sable blanc où s'ébattaient plusieurs centaines de ces humains difformes qui ressemblaient à Karl notre chef de chantier. Mâles et femelles étaient avachis sur le sable sous des parasols et paraissaient somnoler. Ils me faisaient penser à ces ours, depuis longtemps disparus, qui se vautraient jadis sur des pans de glace en attendant l'heure du repas. Le plus proche de ces êtres se tourna vers moi tandis que je me dirigeais d'un pas tranquille vers l'eau.

– Hé ! cria-t-il, ne fais pas l'idiot, tiens-toi éloigné de ça !

Je sentis la menace cachée derrière cet avertissement et je dégageais mon bâton de ma ceinture. Bien que la loi soit formelle qui interdit de faire du mal aux humains moches, quelque chose de laid en moi m'ordonnait de la transgresser. En attendant l'assaut, car l'humain moche me fonçait dessus au grand galop, je calais du mieux possible mes pieds dans le sable. Comprenant qu'il risquait gros en m'attaquant, l'humain moche s'arrêta à deux pas. Il était de ma taille, très noir de peau avec de petites dents blanches et un torse énorme. Et un nombril ! Je ne voyais que ça.

– Je t'ai crié de ne pas faire l'idiot, me dit l'humain moche aimablement pour que tu n'entre pas dans ce que tu crois être de l'eau. Tu coulerais à pic. C'est trop dangereux. Ce n'est pas de la vraie eau, c'est juste du bousin.

J'avais de la peine à comprendre son langage plein d'onomatopées et de mots désuets. À son intonation et à ses gestes, je devinais que cette eau représentait un certain danger. Je me tournais vers elle. En fait elle n'était pas infinie comme je l'avais cru d'abord mais limitée de partout par des parois métalliques de couleur brunâtre qui ressemblaient à des rochers. Un bassin, ce n'était qu'un bassin ! Un grand bassin, certes, puisque des bateaux à voile avec deux ou trois passagers à bord allaient et venaient, faisant demi-tour lorsqu'ils touchaient la paroi pour repartir vers l'opposé.

– Mais c'est un bassin, dis-je surpris.

– En effet. Dans quelques minutes, le temps de ranger les bateaux, il s'escamotera pour faire place à une sorte de montagne. Mais je n'y vais jamais. C'est interdit par ma maman, il y a une bête quelque part qui vous mange.

– Un bête ? Quelle bête ? Une vraie bête ?

– Ma maman dit qu'elle est verte avec une tête énorme et du feu dans le nez. Et toi as-tu une maman ?

– Bien entendu, comme tout le monde, nigaud.

C'est donc ça, me dis-je moitié satisfait moitié ennuyé. Les chemins m'ont amené jusqu'ici pour que j'accomplisse mon destin qui serait de tuer cette bête immonde dans la montagne avec mon bâton ! Je sais que je ne suis pas destiné à gratter des graffitis mais à accomplir des exploits extraordinaires, cependant de-là à commencer tout de suite... Bah, dans le fond je m'en réjouis. Voilà pourquoi je n'ai pas réussi le concours, à quoi bon puisque j'allais faire partie de l'élite grâce à mon courage. J'étais comme le beau Gwennoledge de mon enfance, le héros d'un des contes que lisait mon papa dans un livre abondamment illustré. Le chevalier Gwennoledge avait vaincu deux monstres, un dragon-microbe et un oursin-virus grâce à sa magie. Il était devenu ensuite, à cause de cette victoire prince de Suisse, un pays très riche. Il avait aussi épousé une princesse qui avait un teint extraordinaire grâce à son gène de carotte. Un teint que l'on pouvait aussi obtenir, précisait Gwennoledge dans le conte en prenant des gélules vendues en pharmacie à trois écus la boîte. Suivaient plusieurs pages consacrées à toutes sortes de pilules absorbées journalièrement par le prince Gwennoledge pour être en forme. Aujourd'hui encore je me souvenais du conte au point d'être capable de le réciter en entier, y compris la liste des pilules et à quoi elles servaient.

à suivre

<http://www.jean-bernard-papi.com/>

## Écoutez Radio Poitou

Radio Poitou rassemble et diffuse toute la diversité de la culture locale  
en Poitou, Saintonge, Angoumois  
ainsi qu'en Acadie, Québec et Louisiane  
<https://www.radio.fr/s/radiopoitou>

## Sculpteurs en Charente-Maritime

### François Wiehn

#### Courdavault Henri Georges Armand

12 avril 1873 Saint-Jean-d'Angély – 1er octobre 1938 Saint-Jean-d'Angély

Le père d'Henri Courdavault est patricien. (1)

Henri Courdavault est sculpteur sur pierres, marbre et bois. Il s'intéresse aussi à la peinture, le modelage et la gravure.

Marié à 22 ans à une très jeune artiste lyrique, Henri Courdavault a une très grande activité professionnelle et citoyenne. Il réalise de très nombreuses sculptures et travaille avec son mentor Charles Brault, sculpteur puis architecte.

On peut citer les deux bas reliefs qui ornaient la façade du cinéma L'Eden à Saint-Jean-d'Angély, les sculptures des chais du cognac Robert sur l'avenue du port, celles intérieures du château de Mornac, celles de la poste principale de Saintes, les monuments aux morts des Eglises d'Argenteuil en 1922 (photo ci-contre), et de Saint-Hilaire de Villefranche.

On lui doit très probablement les sculptures du tombeau de la famille Robert au cimetière de Saint-Jean-d'Angély avec comme architecte Charles Brault.

Henri Courdavault fut professeur de dessin à l'école municipale de sa ville natale. Comme citoyen il a été très engagé dans la vie de sa cité, républicain et laïc convaincu, fondateur de la « Libre Pensée angérienne », président et membre de nombreuses sociétés philanthropiques. Il fut aussi pompier bénévole jusqu'en 1924. Il demeurait rue Lachenale au recensement de 1911.

(1) Ouvrier qui, en sculpture, dégrossit l'ouvrage, le met en état d'être achevé par l'artiste.

#### YBARD Sylas Alcide

25 janvier 1870 Chadenac - 29 avril 1942 Marenes

Le père d'Alcide Ybard est maçon à Marenes.

Lors de son passage au conseil de révision en 1890 il déclare être sculpteur et habiter Jonzac.

En 1894 Alcide Ybard habite Marenes, il s'y marie en décembre 1897 et indique exercer la profession de sculpteur. Il y est recensé comme tel en 1911.

On lui doit pas moins de sept monuments aux morts : Saint-Denis d'Oléron traité avec la commune en 1920, Saint-Trojan les bains, Bourcefranc-Le Chapus, Hiers-Brouage Saint Pierre de Chignac en Dordogne qui ont tous le même relief (une allégorie de la République représentée par une femme agenouillée), Saint-Just Luzac et Saint-Jean d'Angle.

Ses œuvres sont très présentes au cimetière de Marenes.

Son fils Félix Ybard est alors âgé de 41 ans lorsqu'il déclare le décès de son père est sculpteur à Bourcefranc.



Monument aux morts de St Denis d'Oléron



Monument aux morts de Boucefranc

## Défense et illustration du jardinier

### À la manière (très modeste) de La Bruyère

### Jean-Jacques Bonnin

Le jardinier à l'ouvrage ne présente pas vraiment un modèle d'élégance, de propreté et de grâce. Le jardinier vit en contact intime avec la terre, l'eau, les herbes ; ses mains ses vêtements portent des traces de boue, de poussière et de sucres végétaux. Il est donc préférable, s'il veut sauvegarder sa tranquillité ménagère qu'il porte des vêtements à toute épreuve, amples, sans élégance mais qui ne craignent plus les taches et lui permettent une grande aisance de mouvements.

Il ne chausse pas non plus escarpins ou bottines mais porte de bonnes vieilles godasses usagées, qui n'ont depuis longtemps que la glèbe pour tout cirage, et ont oublié la rude caresse régénératrice de la brosse à reluire. Il peut aussi bien sûr, sacrifiant à la tradition, chausser des « bots », mais ça devient rare. À défaut d'élégance, il connaît le confort.

Le jardinier, même si parfois il admire son compagnon le soleil, ou lève le nez au ciel pour y guetter la venue de la petite pluie traditionnellement bienfaisante, ou encore soulager en les cambrant, ses reins endoloris, le jardinier, dis-je, vit penché vers la terre. Il en prend soin, il la protège, la retourne, l'assouplit, l'égalise, y creuse des sillons lui confie ses graines et plants et en recueille les dons. Et quand il plante ou récolte, attentif à son ouvrage, il travaille et progresse accroupi, avec la grâce de l'araignée somnolente, ou la démarche gracieuse du crapaud. À moins qu'il n'avance, courbé vers le sol tel le sanglier en train de fouir.

Le jardinier, tel le Cyrano d'Edmond Rostand, c'est en lui qu'il porte ses élégances. Bien sûr, son but avoué est de produire fruits légumes et fleurs qui feront la joie des repas ou la gaieté de la maison. Mais son but profond, caché, subconscient, même s'il n'en n'a pas l'intuition, c'est autre chose.

À la fois joueur et sorcier, il mène son action pour la réalisation de son projet créateur et thaumaturge. Sa réussite concrète, bien sûr, c'est la salade fraîche et croquante, le melon succulent, la citrouille majestueuse qui épatera les voisins, ou le bouquet aux couleurs et aux formes élégantes qui ornera le foyer.

Mais sa victoire, c'est la naissance et le maintien de la vie, et même si cette vie est végétale, c'est une vie, et c'est là un acte magique, merveilleux. C'est évidemment là que se situe la différence entre les producteurs de végétaux et le jardinier.

D'ailleurs, il ne faut pas perdre de vue qu'un végétal est un organisme vivant. Son rythme de vie n'est pas comparable à celui des êtres vivants ; mais aux jours les plus chauds, on peut constater, d'un jour à l'autre, les progrès de la végétation.

Avez-vous eu la curiosité, et la chance, d'observer les mouvements d'une pousse de haricot grimpaient cherchant un support pour s'y enrouler et continuer son ascension ? Le mouvement est lent, quasi imperceptible mais il témoigne d'une énergie que rien ne pourra entraver.

Le jardinier est un joueur, car dans toute culture il est une part de risque : qualité des semences, qualité de la terre, conditions atmosphériques, mais aussi qualité des soins apportés. Joueur passionné, mais lucide et déterminé, il ne laisse au hasard que la part la plus infime et met tout en œuvre pour le contrarier. Il procède avec science, il fait ses choix selon des critères éprouvés, il observe, il conclut, il corrige ses méthodes selon les circonstances et les résultats. Il aide et si besoin, il force la nature.

Mais le jardinier est avant tout une sorte de sorcier tellurique et cosmique, qui confie à la terre et aux éléments de misérables et menues masses informes et en apparence inertes. Il entoure son œuvre de soins précis, véritable cérémonial magique dont tous les détails sont justifiés par exigence de nature. Rien dans ce qui pourrait évoquer un culte n'est symbolique, tout est concret, utile, indispensable. Qu'il omette un geste ou une phase dans ce qui semble une cérémonie propitiatoire, et la réussite peut être remise en question. Pourtant, sa tâche achevée, il invoque les forces paniques du ciel et de la terre afin qu'elles l'aident à mener à bien son projet. Puis il laisse faire le temps en apportant seulement l'eau bienfaisante, quasi lustrale, encore un geste au caractère magique et religieux.

Tout d'abord, rien ne se passe. La terre reste sombre et déserte, inerte elle aussi semble-t-il. Pourtant un lent et sourd travail s'élabore sous terre. Et un beau jour, le premier acte de la transformation inouïe se réalise : la croûte de terre se craquèle finement, une minuscule tache verte apparaît, une graine est née, une vie, endormie depuis des mois, peut être des années, s'est réveillée et révélée.

La première partie du miracle est accomplie : les petites choses informes, par l'action du génie jardinier ont pris vie. Il s'agit maintenant de les aider à se fortifier, croître, se métamorphoser. Il faut encore les abreuver et les faire profiter du soleil, source de toute vie, les débarrasser des plantes voisines, sauvages, indésirables et voraces, qui pourraient lui voler sa nourriture ou son « espace vital ». Il faudra aussi les garder des parasites et prédateurs dont la dent, la « radula » ou la mandibule leur serait fatale.

Et la plante croît avec des fortunes diverses, les unes finissant leur courte vie dans la casserole, le saladier ou à la croque au sel ! D'autres, au destin plus riche, terminent leur cycle de vie dans l'extase de la fructification, ou bien achèvent leur destin en une gloire florissante, foisonnant de couleurs, qui selon le hasard, aidera à adoucir les peines, exalter les joies, ou simplement éclairer la continuité des petits actes de courage quotidien qui jalonnent le parcours des existences humaines.

Le jardinier est tellement absorbé par son Grand Œuvre ; qu'il n'est point sensible aux railleries ou au dédain du passant ignorant pour ce cul terreux inspiré.

Comme c'est aussi un ami des hommes, il plaindra le pauvre humain qui n'a pas accès à sa joie silencieuse et sa sérénité profonde.

## Kétoukolé Joël Lamiraud (Jhoëi)

### Kétoukolé n° 79



*Trocard démonté tube, poinçon*



*Trocard complet*

Ce kétoukolé là, s'appelle **un trocart** médical. A condition d'être pratiqué urgemment, le trocardage permet d'arrêter la météorisation (fermentation) c'est à dire l'enflement jusqu'à ce qu'une mort rapide par asphyxie s'en suive, d'un animal qui aurait trop mangé de luzerne ou autre. Les réponses à ce Kétouholé, sont pour certaines d'entre elles développées, voire touchante comme pour le sauvetage de la Blanchette de Thierry. Ces réponses vous apprendront sur la façon de s'y prendre pour cette opération délicate. La pose d'un trocart peut être réalisée par un vétérinaire, mais également par le propriétaire de l'animal s'il est rôdé à ce type d'intervention à caractère urgent. L'objectif est chez les bovins de percer la panse ou rumen, un des quatre compartiments du système digestif, pour libérer les gaz de fermentation au plus tôt. Beaucoup de bergers pratiquaient eux-mêmes le trocardage de leurs moutons, et pour cela avaient toujours sur eux un long et fin poignard qu'ils appelaient trocart. Jean Jacques Bonnin nous décrit bien l'outil "l'appareil est composé d'un cylindre creux terminé par trois pointes tranchantes (trois quart - trocart) qui coulisse dans une canule". Guy Bernard, du musée de Clion, nous fait une réponse bilingue. Henri Medion, lui, a pratiqué. Normalement on écrit trocart avec un t à la fin, mais certains préfèrent le d, cela doit venir du fait que l'on parle de trocardage.

**Guy Bernard de Clion sur Seugne (17)** : Le trocart sert à percer la panse des vaches lors d'une "météorisation". Fermentation importante dans la panse par absorption exagérée de trèfle ou de luzerne. *A gonfye tellement qu'a n'en étouffe*. On enfonce le trocart muni du tube à un endroit précis difficile à déterminer vu que le ventre de la vache est extrêmement gonflé et on retire le poinçon ce qui permet au gaz de s'évacuer. *Thieu trocart était réservé aux bovins quant y l'aviant manghé trot tréfe ou de r'gain d'luzarne in matin de vent d'sud qu'o y avait pas d'égal, ou beun qu'ine saloperie de cheneuille les arait piquée au mauvais endret intarieur. O fallait trouver l'endret (pas coumode paceque la bête est combeun enfyée) à ine empane de l'ous de la hanche. On enfonçait d'in bon cot le trocart dans la panse et on otroumait le poinçon, les gaz sortiant on sortait le tube amprès. Si o se cicatrisait coum'o faut et qu'la paurriture s'y saquait pas la vache était sauvée. Le vétérinaire zou appelait ine météorisation, la panse fazait pu soun'ouvrage et au yeu de digérer o fermentait. Thieu l'outi pouvait sarvit aux oueilles, y l'était pu court et o l'était bin pu difficile peur le berger.*

**Thierry Delaunay de Saint Césaire (17)** : Je reconnais là un trocart. Je me souviens que nous en avons un à la ferme dans la boîte à médoc des bestiaux sur l'étagère au fond de l'étable. J'ai vu mon père l'utiliser une fois. C'est impressionnant pour un gamin de mon âge (4/5 ans à l'époque)... je croyais qu'il allait tuer Blanchette!... La pauvre était allongée au prés, on la voyait de loin avec sa grosse bedaine qui haletait la langue pendante. Elle devait beaucoup souffrir. Mon père a placé sa main à plat au niveau de la hanche de Blanchette et je me souviens qu'il a dit : "...c'est là qu'il faut planter! faut pas se tromper si non je risque de la tuer!...de toutes façons on n'a pas le choix, si on attend le véto elle va crever!". Il a alors placé la pointe du trocart au croisement de son pouce et de son indexe (en maintenant l'écart de la largeur de sa paume par rapport à la hanche de la pauvre bête), de sa main gauche il maintenait le trocart perpendiculairement au cuir de la bête et il leva la main droite en l'air et abattit brutalement la paume de celle-ci sur le pommeau du trocart. Blanchette n'eut pas l'air dans souffrir. Mon père retira ensuite le trocart de son fourreau en maintenant celui-ci dans la plaie provoquée. Un puissant sifflement s'échappa alors du fourreau, semblable au sifflement d'une baudruche qui se dégonfle, mais bien plus puissant! Je me souviens encore de ce bruit et de l'odeur de d'herbe en fermentation qui s'échappaient de notre pauvre Blanchette. Je revois mon grand-père qui avait eu vent de l'incident, accourir du fond du prés son couteau à la main prêt à "planter" l'animal pour la sauver de cette situation morbide. Une heure plus tard, Blanchette était sauvée et déjà sur pattes. Le véto arrivé après la bataille lui prodigua quelques soins autour de sa plaie.

**Henri Medion de Breuil Magné (17)** : O lé un trocard pour percé la panse des ruminants enflés à ine empane de la hanche sur une vache, on perce avec la photo 1, puis on retire le trocard en laissant le tuyau de la photo 2 pour laissé l'air s'échapper, j'ai pratiqué l'engin dans les années 1955-1960..., c'était pas hier...!!

**Francis Bouchereau de Cherves Richemont (17)** : Ton kétoukolé ressemble à un trocart. On l'enfonçait dans la bête puis on l'attachait à partir des boucles autour du ventre pour qu'il ne s'échappe pas, avec de la bonne ficelle. Il fallait parfois retendre quand la bête se dégonflait.

**Jean Jacques Baud de Bruixerolles (86)** : Les météorismes entraînaient un gonflement de l'appareil digestif des vaches. Pour évacuer ces gaz, l'éleveur intervenait dans l'urgence en perçant le bas du flanc de la vache (la peau et la paroi de la panse) et l'évacuation s'effectuait par le tube. Bien sur, l'odeur des gaz et excréments évacués "ne sentait pas la rose" mais l'agriculteur avait sauvé sa bête. Ces météorismes survenaient souvent au changement d'alimentation entre le foin de l'hiver et le passage à l'herbe fraîche du printemps. Quelquefois il s'en produisait également quand les vaches s'attaquaient aux regains de luzerne.

**Jean Jacques Bonnin d'Angoulême (16)** : OI est un trocart, instrument de chirurgie vétérinaire, mais qui pouvait aussi être employé par le paysan assez habile pour s'en servir, dont une vache ou autre animal ruminant, avait attrapé le gros ventre (météorisation) pour avoir mangé trop d'herbe verte par exemple. Cet outil servait à percer la panse de l'animal pour laisser s'échapper les gaz dont la pression aurait pu l'étouffer. L'appareil est composé d'un cylindre creux terminé par trois pointes tranchantes (trocart, trois quart), qui coulisse dans une canule. Les deux anneaux de part et d'autre de la garde servent à tenir fermement l'appareil dont le maniement demande habileté et précision. Lorsque la pointe est enfoncée, on la retire et la canule reste en place, permettant aux gaz de s'échapper. Je n'ai jamais assisté à ce genre d'opération mais "d'après", o sent pas la rose !

**Alain Deliquet**, auteur du site « Belle Saintonge » : Je connais l'objet du « Kétoukolé » et je ne serai pas le seul, pour l'avoir vu, j'avais 12 ans, dans les mains de mon oncle Sylvain Deliquet, métayer en Charente. Il tenait cet objet prêt à percer la panse ou le ventre énorme d'une de ses vaches alors qu'il la faisait marcher et même courir. La vache avait mangé sans doute du trèfle ou une herbe qui avait fermenté dans sa panse et la vache risquait de mourir étouffée. Il me disait de me tenir loin, car je risquais d'être éclaboussé, si jamais il transperçait la bête. C'est un trocart. Après avoir fait bien des tours du pré, il n'a pas eu besoin de l'utiliser, le ventre s'est heureusement dégonflé, et cet épisode reste gravé dans mes souvenirs de douces vacances dans sa ferme.

Avec des développements peut être un peu moins importants, nous avons reçu également des bonnes réponses de **François Charrier vétérinaire à Matha (17)**, **Paul Grenier de Cognac (16)**, **François Demesnards de Saintes (17)**, **Claude Moulineau de Montpellier (34)**, **Yvan Courlit le frère de notre ami patoisant décédé appelé Châgne Dret de Balzac (16)**, et **Olivier Pougnot de Sigogne (17)**.

Je ne peux pas passer sous silence la réponse non prise en compte, mais surprenante et compréhensible compte tenu de la forme de l'outil, du copain **Bernard Delon le Jurassien du côté de Grenoble (38)** : "Je pense que c est un outil pour sonder les fromages à pâte cuite, type Comté".

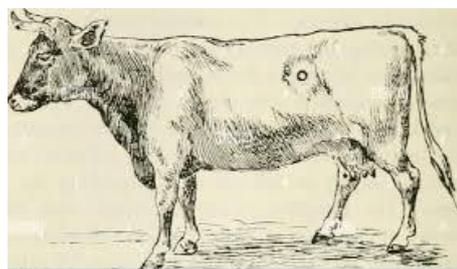
Le document ci-après vous apprendra ce qu'est une météorisation :

[https://fr.wikipedia.org/wiki/M%C3%A9t%C3%A9orisation\\_\(m%C3%A9decine\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/M%C3%A9t%C3%A9orisation_(m%C3%A9decine))

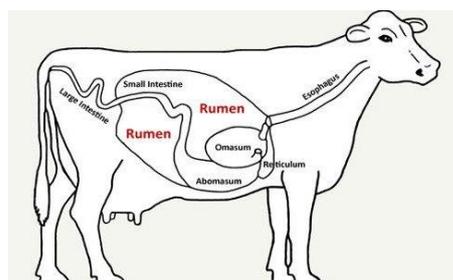
Le système digestif de la vache : <https://fr.wikipedia.org/wiki/Panse>

Sur la vidéo qui suit vous verrez la pose d'un trocart ruminal :

<https://www.youtube.com/watch?v=srrmOBtILbY>



Endroit où l'on pose le trocard



Le rumen de la vache

## Kétoukolé n° 80

Comment s'appelle ce bel objet juste sorti de mon vaisselier, et à quoi sert-il ?

Vos réponses à [joel.lamiraud@free.fr](mailto:joel.lamiraud@free.fr)



## Quelques alexandrins de circonstance Pierre Péronneau (Maît' Piârre)

### D'un candidat aux élections présidentielles :

Je suis un technocrate et j'aime discourir  
Au marché, le matin, je vais serrer des mains.  
J'ai appris à parler, j'ai appris à sourire,  
Je serai le meilleur président pour demain.

Je suis un magicien, je promets ce qu'on veut :  
Un doublement du SMIC, la baisse du chômage,  
Retraite à soixante ans, pour attirer les vieux,  
Je fais plein de cadeaux, je suis comme un roi mage.

Je promets, je promets, la baisse des impôts,  
J'expulse à tour de bras, je ferme les frontières,  
Président à temps plein, sans prendre de repos.  
Oui, mes chers électeurs, de moi vous serez fiers !

### Réponse d'un électeur :

Tout doux, mon bel ami, allons, soyons sérieux.  
Sommes-nous assez fous pour croire en vos promesses ?  
Vous allez recevoir, au premier tour, Monsieur,  
Si j'en crois les sondages, un coup de pied aux fesses !

*Que ces vers de mirliton ne vous empêchent pas d'aller voter pour le candidat ou la candidate de votre choix !  
Mais votez bien ...*

## Charles-Édouard-Henri Jean-Claude Lucazeau

### Extrait de « Chroniques du clair de lune ... ou de l'autre » (éditions Koikalit)

CHARLES-ÉDOUARD-HENRI, qui a toujours évité de se retourner sur son passé, est carrément dans la détestation du présent, sans pour autant penser à l'avenir.

Charles-Édouard-Henri a des problèmes existentiels.

En voulant s'enfuir de chez sa maîtresse sans être vu, il fut accusé de vol pour avoir pris une porte dérobée. Ses détracteurs eurent tôt fait de porter un jugement incompressible à son encontre... à la suite de quoi, Charles-Édouard-Henri fit appel.

Par un curieux retournement de situation, et contre toute attente, la porte fut condamnée. Ce qui - on le devine - la fit sortir de ses gonds. Mais ce n'est pas tout : la porte fut présentée au parquet, qui n'en avait rien à cirer, d'autant que le procureur, qui avait la réputation d'être brillant, ne voulut pas en rajouter.

On apprit plus tard que le Charles-Édouard-Henri, qui avait des relations, ne souhaitait pas en rester là ! Pour tenter de se blanchir définitivement, il crut bon de faire intervenir un de ses amis qui se disait franc-maçon, et qui ne sortait jamais sans sa truëlle et son fil à plomb. Et le franc-maçon, paraît-il, en connaissait d'autres... qui en connaissaient d'autres !

Cela dit, je n'ai rien contre les francs-maçons, et j'ignore d'ailleurs où ils se cachent. Le seul que je connaisse m'affirme souvent qu'il vient en aide aux autres, dans un esprit d'ouverture.

« L'ouverture » ! En voilà un mot qu'il est beau ! Faire condamner une porte en serait donc la parfaite illustration.

Seulement voilà : ledit franc-maçon, qui avait le bras plus court que sa manche, fut renvoyé à ses chères études par le procureur, et le Charles-Édouard-Henri qui l'accompagnait, fut prié instamment... de prendre la porte, ce qu'il fit sur-le-champ !

Le pauvre fut condamné pour récidive.

## Le coin des poètes

**Cécile Négret**

### Les couleurs de la vie

Sur le papier glacé, miroir de notre histoire,  
Paradis engloutis, souvenirs bienheureux,  
Caressent le cœur lourd d'un nectar savoureux  
Quand la raison perçoit que tout est transitoire.

Moments fous chamarrés de fête ou de victoire,  
Visages rayonnants, compagnons chaleureux,  
Panoramas exquis, mets et vins généreux,  
Guident nos jours amers vers une échappatoire.

Effeillant ses clichés, le passé nous convie  
A goûter sans limite aux couleurs de la vie,  
Perles de ciel azur en nos âmes lointaines.

Les êtres tant aimés quittent l'obscurité  
Pour jaillir sous nos yeux comme l'eau des fontaines  
En nous offrant un peu de leur sérénité.



**Lucien Picot (alias Gilles Galion)**

### Le collier

Petit collier de quatre sous  
Apparemment sans valeur  
Comme je t'envie  
Te rends-tu compte de ton bonheur ?  
Selon son bon plaisir  
Sans que tu le demandes  
Sans que tu le quémandes  
Uniquement pour son plaisir  
Elle te nouera autour  
De son cou  
Avec amour  
Avec envie  
Tu auras le droit  
D'entendre tous ses propos  
Même les mots  
Que l'on prononce à mi-voix  
Quelquefois  
Uniquement pour soi  
Si quelque chose la chagrine  
Si un soupir soulève sa poitrine  
Tu en connaîtras l'ampleur  
Peut-être même tu sentiras battre son cœur.  
Quand parfois absorbée  
Par une pensée  
Avec toi elle jouera  
Et dans sa bouche te mettra  
Tu sentiras alors la douceur de ses lèvres  
Ne va pas comme moi en contracter la fièvre  
Et puis as-tu songé  
Qu'à l'heure du déshabillé  
Quand elle prendra sa tenue d'Ève  
Tu seras le dernier qu'on enlève  
Et même si de toi elle se débarrasse

Peut-être que ta place  
Sera près d'Elle  
Sur sa table de chevet  
Attentif et discret  
Tu la regarderas dormir  
Et tu verras comme elle est belle  
Alors tu te tais, et tu admires  
Je t'avertis seulement  
Et je t'en parle savamment  
Que tu ne pourras pas dormir  
Ton sommeil sera vaincu par ton désir  
Maintenant que je t'ai dit tout cela  
Je me demande si je vais te permettre  
De te mettre  
Autour de son cou  
Car je te l'avoue tout bas  
D'Elle  
Seulement d'Elle  
Je suis horriblement jaloux.

## Les histouères à Pierre Dumousseau

*Ces histoires sont extraites du Grand almanach des Charentes 2021*

Monsieur Turpin, instituteur à Fléac-sur-Seugne, avait dispensé sa pédagogie auprès de ses élèves du CM2 avec zèle et persévérance. Nul n'ignorait les subtilités des alexandrins en poésie : l'art et la manière de les construire, les douze pieds, pas un qui dépasse, la césure, et la rime forcément la plus riche possible.

« Je voudrais que pour demain chacun m'apportât deux alexandrins composés de sa main. » avait-il ordonné, en guise de devoirs du soir.

Le lendemain matin les apprentis poètes étaient tous fin prêts à étaler leur savoir-faire.

« Bon, qui est volontaire pour s'exprimer en premier ? »

- Moi, m'sieur ! » Le petit Thierry Vaud, son meilleur élève en rédaction, fut le premier à lever le doigt, dissimulant mal une impatience prometteuse.

« Eh bien, je t'écoute, Thierry. » Thierry se leva, appréhenda l'assistance, et commença à déclamer :

« M'en suis allé tantôt, pour pêcher des grenouilles ;

Je m'enfoncis dans l'éve (l'eau), j'en avis jusqu'aux gh'neuils. »

- C'est très bien Thierry ; tes vers ont douze pieds ; tu as respecté la césure... mais ça ne rime pas !

- Ol'a failli, m'sieur... mais avec la sécheresse que jh'avons eue thiét' été, o y'avait pas assez d'éve dans la Seugne peur zou faire rimer ! »

« Vaux-tu parier dix euros que jhe me mords l'oeil gauche, dit le père Lavaud à son partenaire, entre deux tours de manille au Café du Centre de Blanzac (16)

- Pari tenu, répond le grand Blaise.

Le père Lavaud sort alors son œil de verre de son orbite et le mord à pleines dents.

- D'accord, dit Blaise, mais jhe te parie le double que t'es pas capable de mordre le dret.

- Pari tenu », rétorque Lavaud ; et dérechef il ôte son dentier et se mord l'autre œil avec la prothèse dentaire !

Claude Couillaud était allé demander conseil au Docteur Charron à Luxé (16) :

« Docteur, o fait des s'maines que jh'essaye de vous envoyer ma femme, mais o y'a pas moyen .

- Que lui arrive-t-il ?

- Eh bin, al' devint sourde coumme un pot.

- Hmm... C'est pas très scientifique comme approche, ça. Je vais vous proposer une petite expérience empirique, afin de mesurer son degré de surdité. Vous vous placerez à une dizaine de mètres derrière elle et vous lui poserez une question. Si elle ne répond pas, vous avancerez jusqu'à cinq mètres et vous reposerez la même question. Enfin, si elle ne répond toujours pas vous vous placerez juste derrière elle pour l'interroger à nouveau.

- D'accord Docteur ; jhe vas essayer ça dès tantôt. »

Claude rentra chez lui ; sa femme étendait du linge et lui tournait le dos. Il se plaça à dix mètres et lui demanda :

« Qu'est-ou qu'on manghe, de soér ? .. N'obtenant pas de réponse, il avança de cinq pas :

Qu'est-ou qu'on manghe, de soér ?... Toujours pas de réponse. Alors il alla presque se coller au dos de sa femme pour re-re-demander :

Qu'est-ou qu'on manghe, de soér ? »

Alberte Couillaud se retourna alors brusquement et lui répondit, excédée :

« Peur la troisième foés, jhe te répète qu'on manghe dau lapin, de soér ! »

André Jouineau en pleurait presque de joie : il venait de reconnaître un très vieux copain de régiment dans le hall de la gare d'Angoulême :

« Ah sacré Bébert, o me fait bin plaisi' de te revoér, après tant d'années ! T'as guère changhé ; on dirait que t'as grandi un p'tit, non ?

- Ouais, dit l'autre, mais c'est que...

- Oh, et pis t'as forci, étou ; t'étais sec coumme un coup de trique.

- Oui, p't'êt', mais...

- Si, si. Et pis tu t'as fait teindre les ch'veux. T'étais rouquin coume carotte et te v'là nég' coume une grole.

- Oui, mais...

- T'as bin fait, o te rajheunit... Et pis tu t'as fait ôter thielle grouse verrue que t'avais su' le front ! Ah, sacré Albert ; tu voés, même après trente ans, jhe t'ai reconnu !

- Oui, répond enfin l'autre, profitant d'une reprise de respiration de son interlocuteur, mais c'est que je ne m'appelle pas Albert.

- Ah bon ?... Alors t'as changhé de nom étou ? »

Une vacancière séjournant dans un gîte rural du hameau de Julienne (16) avait un jour demandé au propriétaire des lieux :

« Dites-moi, ces vaches toute blanches, est-ce qu'elles donnent un lait plus pur ?

- Oh mais, çartainement, Madame, avait répondu le vieux Louis ; mais les plus intéressantes, ol'est les vaches holstein nèg' et bianches.

- Et pourquoi donc ?

- Passque les vaches nèg' et bianches, eh bin, al' dounant directement dau café au lait ! »

La parisienne se promet d'aller désormais passer ses vacances sur la Côte d'Azur.

## Mademoiselle Bulle de savon Goulebenéze

Histouères de la pibole du 27 juillet 1950

À l'un des angles formé par l'intersection des deux chemins vicinaux, se dresse la petite école communale. Devant elle, des vignes et des bois, et derrière, à perte de vue : les bois.

C'est une école mixte avec vingt-cinq élèves. Le village le plus rapproché est à un kilomètre, le boulanger y passe tous les deux jours, un car bleu y passe le matin au petit jour, laissant sur son chemin, pour ceux qui restent, la nostalgie des belles randonnées.

Ici, les arbres sont couverts de gui, hantés par les oiseaux de proie. Le coucou printanier, avec ses ailes en forme de « daill », y chante le soleil d'avril. L'hiver, la « grolle » lugubre y cherche sa pâture et, la nuit, dans la hurle du vent, la « feurzaie » y lance son cri d'enfant qu'on égorge, long cri de détresse et de mauvais augure.

Une jeune fille de vingt ans vit là, toute seule : il est ainsi de par le monde enseignant, des cloîtres laïques. Les « grandes » de la classe l'appellent « Mademoiselle Bulle de savon », les « drôlesses » l'adorent, et les cultivateurs charentais ont de la considération pour celle qui élève leurs enfants.

Pendant les récréations, elle fait si jeune avec ses cheveux d'un blond ambré et ses yeux bleus et clairs couleur d'eau de mer calme, ces yeux où l'on peut lire comme dans un livre, qu'au milieu de la danse ronde on ne savait dire laquelle de ces filles est la « maîtresse ».

*Nous n'irons plus au bois,  
Les lauriers sont coupés,  
La d'moisell' que voilà ...*

Et c'est presque toujours elle qui fait la « demoiselle » et qui se trouve au milieu du « rond ». Puis on commence à faire des bulles de savon. C'est elle qui a mis cela à la mode dans son école, on fait des bulles avec un brin de paille et de la mousse de savon et toute l'école regarde avec des yeux extasiés les belles boules irisées qui s'envolent et qui, sans bruit, éclatent dans l'air : image de la vie.

Et la « maîtresse » s'en amuse follement, ses grands yeux bleus fixant les bulles légères. On l'appelle « Mademoiselle Bulle de savon ». Dans la cour, dans la classe, elle promène son charme malgré qu'elle habite son petit monastère à elle.

Elle est partie un matin, à l'aurore, pour rejoindre un poste loin, loin, avec son modeste bagage. Quatre ou cinq de ses « grandes » lui apportèrent à l'autobus un joli bouquet de fleurs des champs rafraîchi par quelques douces larmes. Elle pleura un peu aussi, et nul n'entendit plus jamais parler de « Mademoiselle Bulle de savon ».

*Feurzaie : sorte de chouette*

## L' fousail à mon vouésin Léxi L. Morisson (Aguiaine de mai-juin 1977)

### Parler du Poitou (St Maixent l'École)

I m'en va vous raqueinta c'quest' arriva à mon vouésin Léxi. C't'houm-là avait-été chassou et, pendant la dghière, l'avait caché aux boches son fousail, en d'zant « Un fousail, o peut t'jou seurvi avèque thiau tchéti jhilba qu'o y a ithi astheur ».

Chez Lexi l'émions les fru ; o y'ava d'tout'un poua, dau poumma, dau pruna, dau pouèra, dau s'reisa, dau figua, et i vous dgllaranti qu'thié fru étiont beins ! Quant on qu'moueinqait à en meinjha, on s' serait fait peter la souventurière !

Un annaye qu'o y'ava bein dau s'rases, o f'lit bé qu'le métisse dau vieux affutia dans ses âbres. Et core o suffiit pas ! Thié griv' et thié marle v'niant s'en met pien l'jhabot !

À la fein, Lexi s' fachit : « Thié boug' d'oziatz vont tout o meinjha, queul' deussit. O n'en restra pas peur les chrétiens. I m'en va leu dounna une lessein ! » L'était poué jcinhe, l'av'bé quateuvinzans, mé o li f'sait poué pour d'mainta dans thié âbres. L'peurnit dein son fousail et rmeintit s'cala dans la fruch'tine et itchi l'at'nit : oh ! poué bein longtemps pasque thié mer' et thié griv' quant' l'en mettant à n'un bout' o sort tout' d'suit' peurh' l'âtre, l' ceurvant t'jou d'fouein. L'sont ceum' thié zozia d'mer qu'les péchou aplant lés gouélan.

Tant qu'à fouérh, quant'on'n'oyit trois ou quat' à fouère ripail', mon Léxi visi l'pu grou ; o lé pas qu'le queintait l'meinjha, mé l'se d'zait qu'o f'rait un pu bé tabia d' chass'. Poueing ! Poueing !

Et pi o yeut un silence. Et pi tout d'un cot « Fi d'glliarce ! qu'o cryit Léxi, o m'a t'jou bé tchallé les deigts !

Va, vous avez ceumpris, la chass' tait finie, l'fousail avait équaté et Léxi avait deux deights d'ébeurnés ! (O l'arait pu ét pi !). Ol' l'empéchit poué d'descend', l'ava l'thieur solid' : la preùv' olé qu'le véthiu core une boun' douzain' d'annayes, jusqu'à quateurvin douzans !

## Dans thièle famille, moun émit ...

### Pierre Péronneau (Maît' Piârre)

*Parodie de la chanson de Jacques Brel « Chez ces gens-là, Monsieur ». Mon histoire se déroule dans la première partie du 20<sup>ème</sup> siècle.*

Dans thièle famille, moun émit o-l'at qu' dés chétis, dés câlins, dés areugnes.

O-l'at d'abord l'ancien, le vieux, le grand-père, fin coume daû pouèl d'âne, teurjhou drét malgré sés quateur vingts ân-nées, i-l'at jhamai maladé. Anselme qu'i s'apeule. Le monde disant qu'i-l'ét l' pu chéti daû vilajhe. À la mézon, quant i sont teurtous à tab'lle peur déjhûné, quant l' vieux forme son coutiâ, o sunifie qu'o faut qu' lés aûte s'éboujhiant peur alé au tail, minme si leûs assiète sont encouère piène. « Jh'avont pâ d' temps à pârdre peur nourrir des fégniants, s'ti ».

Feue sa définte fame, Ujhénie, ine brave peursoune moun émit, et beun a-l' étet teurjhou debout. Pendant qu' lés aûte étiant teurtous assis à la tab'lle, a-l'étet debout à coûté daû vieux, soun assiète à la main. Pac'que quant i li dizet :

« Va m' teurché la sau oub' l'avouène de thiuré », o foulet qu'o séyisse fet sans réprée.

Quant i manjheait sa soupe, avec de grands « slurp », et qu'i s'essuyet la moustache avec sa manche :

« Fame, qu'i dizait, varse daû vin roujhe dans moun assiète que jh' fasse ma godaille ! ». Et a zou fazet, boune jhens.

Ah ! Ujhénie, a-l'at pâ-t-oyut ine vie ézie. A-l'at oyut qu'in seul drôle, le vieux en voulet pâ d'aûte, peur pâ cartajhé la benasse, au moument d' l'héritajhe. Mais coume a peurnet pâ la pinule, et qu' le vieux qu'neusset point les peurzervatifs, o-l'arrivet des accidents. Alors, i-l' aliant vouère ine mirambule qui zou fazet passé coume dans l' temps, avec des aiguilles à tricoter. O fet qu'après la dornière visite à thièle fame, Ujhénie at fet ine septicémie et a n'en at bâzi. Tout l' monde zou sait, mais o faut pâ zou dire, o-l'ét in segret.

O-l'ét l' vieux qui tint les cordons d' la bourse, et i-l'ét r'gardant su tout : in crassou. I-l'ét content que quant o coûte reun ! I-l'at teurjhou la main dans sa poche, de poûr que les sous n'en chéyiant. Et dés sous, o n'en at ! Mais i-lés mét pâ au Crédit Abricole, i-l'at pâ confiance, et i veut pâ qu' le monde sachant combeun i n'en at ! I lés met dan-ine lessiveuse, cachée dan-in endret formé à kié, et la kié a-l'ét teurjhou dans la poche de son jhilet. Et le sèr, i va compté lés sous, dés foués qu'o n'en manqu'ret ! Moué jh'en sais d' reun, o-l'ét lés aûte qui m' zou avant dit, mais o m'êtoun'ret point, moun émit, o m'êtoun'ret point !

O-l'at deux bistraus qui travaillant à la ferme, i s'avant embauché à la dornière Saint Michaû. Le vieux les paye avec in tire-chail, jh' crét qu'à la peurchaine Saint-Michaû, i-l'irant teurché ine aûte mézon !

Dans thièle famille, moun émit o-l'at Fardinant, le fî unique au vieux. Ah jh' peut vous acertainé qu' lés cheuns fazant pâ dés chats ! I-l'at lés minmes qualités qu' son père, aussi chéti, aussi crassou ... mais bin pu sot ! Et i bouet ! Quant le vieux s'rat dans l'ouche à musard, jh' crét beun que la benasse chérat en maillochon ! Coume o-l'ét l' vieux qui dirijhe la mézonnée, le fî c'neût reun à l'afère. I sait m'né in tracteur, taillé la veugne, sejhé au moument dés métives, mais i zou fet quant l' vieux zou décide, o-l'é pâ li thyi coumande.

Fardinant, i-l'attend qu'ine chouse, que l' vieux bâzisse peur touché l'héritajhe. Vouèlà coument i s'aimant, dans thièle famille. I-l'aimant qu' lés sous.

Dans thièle famille, moun émit, o-l'at Colette, la fame à Fardinant. O-l'é l' vieux qu'avet arranjhé l' mariajhe coume de beun entendu. I-l'avet dit à son fî :

« O-l'é thièle-là qu'o t' faut. A-l'ét pâ jholie, mais a-l'ét feuille unique lé-tou et o-l'at dés sous dans sa famille. Pâ autant qu' nous-aûte, mais o n'en at. Et i-l'avant des târres qu'aboutant su les noutes, o nous f'rat ine pu belle benasse ! »

Alors, i-l'at rencontré l' père à Colette, et devant thieûq' bitounes de vin bian, i-l'avant arranjhé leûs afères. O-l'ét vrai qu'a-l'ét pâ jholie, la Colette. A peuze le poids d'in biâ goret, en vous raspectant, et a-l'at les jhotes roujhes coume in pabout. Mais o-l'ét pâ ine fégniante. Et a s'entend beun avec Fardinant, a-l'ét aussi chétie qu' li. Lé tou, a-l' attend qu' le vieux batte son dail et fasse sa queurvaizon :

« Quant i s'rat enteur quate pianches, thieû tarze à queurvé, stelle, jhe s'ront soulajhés ! »

Et peû, dans thièle famille, moun émit, o-l'at Jhulie, la feuille à Fardinant et Colette. Ah ! Jhulie ! Ine vraie princesse de vingt ân-nées, jholie coume in lever d' soulail au printemps, bionde coume in champ d' bié en jhuyiet. N'on s' demande coument thielés deux artoupians avant pu fère ine si jholie drôlesse. Mais o-l'ét vrai qu'o-l'arrive que dés roses poussant su in tâs d' fumier !

Jhulie, o-l'ét ine anjhe daû Bon Yeu ! Tous les drôles daû vilajhe sont amoureux d' lé, et virant autour de sés cot'yons, mais a-l'at pâ l'abordajhe facile ! Et si l' vieux vouét qu'in galant pu hardi qu' lés aûte vint s' cati d' conte lé, i sort son fusille, et l' gâ at vite fet d' décanijhé !

Jhulie, moué-tou jh'ai voulu la feurquenté, mais l' vieux a dit qu' jh'étit in bon-à-reun, in qu'a pâ l' sou, in gagnemière. Et i m'a dit qu' s'i me r'voyiet tôrné autour de lé, i prenret son fusille !

Vouèlà coument i sont dans thièle famille, moun émit. Mais la neût coumence à chère, et jh' seût pâ d' là, jh' m'en r'tôrne cheû nous. Sarviteur, moun émit, sarviteur !

*Chéti : méchant*

*Câlin, areugne : équivalent de chéti*

*Alé au tail : aller au travail*

*Tire-chail : fronde*

*Avouène de thiuré : poivre*

*Bistrau : journalier*

*Crassou : avare*

*Ouche à musard : cimetière*

*Sejhé : moissonner*

## Un peu de vocabulaire Pierre Péronneau (Maît' Piârre)

### Patois

### Français

Minot	Fleur de farine
Mirambule	Voyante, guérisseuse, soigneuse
Misailles	Orties hachées menues
Mistu	Âne
Moquilles	Plaques de bouse séchée collées à l'arrière-train des bovins. On dit aussi "Gringuenaux"
Mouraines	Hardes, vêtements de mauvaise qualité
Mourine	La Mort
Muelle	Meule
Mufruit	Petit, fluet
Muser	Perdre son temps, flâner
Nâ	Nez, noyau
Napi	Trempé, mouillé
Nau ou Noual	Noël
Néssu	Jhe seûx néssu : je suis né
Neû	Neuf, nouveau
Niaquer	Mordre. On dit aussi "Gnaquer" : plus populaire que régional
Nic	Nid
Nigher	Noyer (dans l'eau)
Nijhassou	Qui travaille lentement, paresseux
Nippe	Chiffon, vêtement de mauvaise qualité. Chiffon placé au bout d'un long manche (le fargon) pour nettoyer le four du boulanger
Nore	Belle-fille
Nossou	Invité à une noce ou à un repas. Débauché
Nougher	Noyer (arbre)
Nousiller	Noisetier
Nunut	Peu de chose : "In nunut de serdrines"
Oreiller	Entendre, écouter
Ortujhe, ortrujhe	Ortie
Otout (ou étout)	Aussi, itou. On dit aussi "tou" : moué tou (moi aussi)
Oû	Os
Ouasse	Oreille : déformation d'ouies (voir "Oumerole")
Oub'	Ou bien (contraction de "ou beun")
Ouche	Enclos, grand pré. "Ouche à Musard" : cimetière (Doussinet)
Oueille	Mouton, paroissien. Déformation d'ouaille
Ouillé	Ête ouillé : en avoir marre
Ouillette	Entonnoir. Par extension : micro, téléphone
Oumerole	Oreille (voir "Ouasse"). Champignon (pleurote) en forme d'oreille poussant autrefois au pied des ormeaux
Oumiâ	Ormeau
Outroumer ou étroumer	Enlever, ôter, déplacer : outroumer son chapiâ (enlever son chapeau)
Pabout ou pabot	Pavot, coquelicot. Roughe coume in pabout
Palène	Herbe rude

## À propos du vocabulaire patois/français

### Jean-Jacques Bonnin

**Grèle** : tamis *grelot* ou *guerlot*

**Grolle ou grole** : corbeau. *Une onomatopée : Krähe en allemand, crow en anglais. Jhambes de grolle. Je soupçonne les personnes m'ayant parfois affublé de ce châfre, d'avoir développé une jalousie à l'encontre de ma finesse, mon élégance et ma modestie naturelles. On trouve également avec le même sens « pat' de jhau » (pattes de coq).*

**Guarguenâ** : gorge *garganette* (Angoumois)

**Guedé** rassasié. *Hélène, notre jeune fille au pair, déçue du fait que les ghens' d'Angoulême n'aient pas d'accent s'intéressa au parler local et déclarait parfois avec un bel accent britannique, lorsqu'à table, on lui représentait un plat, « Non meurci, je suis guedée. »*

**Gueurlas** : tamis pour le grain. Verbe *guerlailier* ou *grelailier*.

**Gueurne** : graine. *Gueurne d'enneut* : graine d'ennui, vieille expression concernant la naissance d'enfants.

*Une citation de Raymond Doussinet* : « *I l'avant teurpé dans mes guernes !* » et sa traduction en langage soutenu : « *Ils ont piétiné mes semis !* ».

**Iorte** : lien, hart du fagot. "Châ fagot trout sa iorte" : se dit d'une jeune fille pas encore mariée (Doussinet). Par ironie, la iorte est l'écharpe tricolore du maire (Doussinet)

*Respectueux de l'environnement avant l'heure, nos « anciens » n'utilisaient pas de fil de fer pour riorter leurs fagots, mais une tige souple, par exemple de vime (saule des vanniers : salix viminalis) ou de cornouiller sanguin. Un beau tour de main qui demande une certaine habileté.*

**Jhabot** : poitrine. *Pate donc ta ch'mise mon pôv' drôle, t'es tout déjhaboté !*

*Mais aussi l'estomac* : « *L'étian ben bon thieu ghigouri à l'Ughénie, n'en avant pris trois foués mais à c'theure, i seu guedé et o m'caille su' l'jhabot* ».

**Jhardes** : vêtements.

*En nord Charente, près des Deux Sèvres on jhape les chaussettes quand elles sont trouées.*

**Jhau** : coq. *À la Sainte Luce, les jours allongent d'un saut de puce. À la nau, d'un pas de jhau.*

**Jhavelle** : fagot de sarment de vigne. Excellent pour faire griller une entrecôte ou des anguilles grillées *bufées* à co *d'chapia*.

*Le mot javelle existe en français, et désigne (premier sens) « une brassée de céréales ou d'oléagineux », mais ce terme a aussi bien d'autres « acceptions » (Centre National des Ressources Textuelles et Lexicales).*

## Le Boutillon des Charentes

Rédacteur en chef : Pierre Péronneau (Maït' Piârre)  
[pperonneau@orange.fr](mailto:pperonneau@orange.fr)

Conseiller : Charly Grenon (Maït' Gueumon)  
 Webmaster : Benjamin Péronneau (Le fi à Piârre)

Site internet : <http://journalboutillon.com/>

Page Facebook : <https://www.facebook.com/journalboutillon>